

# Harpe Celtique en Bretagne Galloise



par Gabriel LE COQ

Diffusion : LES AMIS DU PARLER GALLO.

# Harpe Celtique en Bretagne Gallèse

par Gabriel Le Coq

## Précisions :

- Cet ouvrage a été édité à compte d'auteur par Gabriel LE COQ.
- L'Association « Les Amis du Parler Gallo » est responsable de la diffusion de la moitié du tirage, soit 500 exemplaires.
- Les gains éventuels permettront d'aider la publication des œuvres de jeunes écrivains gallos méconnus.
- Tous les textes sont de Gabriel LE COQ, à l'exception d' « Amoco-Cadiz » et de « Faux monayeurs I et II », de sa fille Annick DE BANVILLE, et « d'Affaire judiciaire » de son ancien élève Gilles MORIN. Ces trois textes ont été insérés à la demande pressante de l'auteur.
- Toute reproduction est interdite sans autorisation préalable.
- Pour toute correspondance, écrire à l'adresse suivante :

LES AMIS DU PARLER GALLO

BP 48

22190 PLÉRIN

- La couverture, de Hervé RATTE, représente MYRDHIN, un Jeune harpeur celtique qui a le mérite de chanter la Bretagne en langue bretonne, en français et en gallo et avait frappé Gabriel Le Coq par son jeu.

## Chome tei Gabriel

Lorsque Gabriel Le Coq m'a demandé une préface pour son quatrième ouvrage je n'étais pas encore président des « Amis du Parler Gallo » et j'ignorais qu'il allait donner à cette association dont il fait partie un demi-millier d'exemplaires pour aider à la publication de jeunes écrivains gallos. Ce geste est une nouvelle raison d'acceptation mais j'aurais de toute manière répondu favorablement à son appel car il a été mon maître et est devenu mon ami ; surtout c'est lui qui m'a fait découvrir la poésie et m'a persuadé que je ne devais pas renier mes racines gallèses.

Pour Gabriel Le Coq la poésie est un pain quotidien nécessaire ; « l'homme sans poésie n'a pas conscience de sa mutilation, de sa mort dans son animation même », se plaisait-il à répéter. Il aimait et aime bien sûr les écrits des autres mais, soucieux de montrer « qu'un poème et qu'un poète étaient » des réalités pas forcément éloignées dans le temps et dans l'espace » il n'a jamais hésité à montrer les siens, y compris à ses élèves de l'école publique de Pléboullé (22) qui, parfois, donnaient la préférence à un de ses textes lors des épreuves du certificat d'études. Il en retirait une satisfaction sincère, conscient d'entrer « dans la zone sensible » des jeunes plus fréquemment que la majorité de ses collègues instituteurs, et heureux d'avoir favorisé l'éclosion de nouvelles vocations.

C'est en 1963 que débuta officiellement son œuvre poétique avec la publication de « Fleurs dans la brume » (1) ; elle trouva son épanouissement quelques années plus tard avec la parution successive, en 1968 du « Pastour au dur vitrail » (2) et, en 1969, de « Fleurs d'Armor » (3). Ce nouveau recueil, « Harpe Celtique en Bretagne Gallèse », est en réalité composé de morceaux choisis d'une grosse gerbe dont le manuscrit original a été offert à la Bibliothèque Municipale de Dinan (22), où on peut le consulter sur place. La variété des thèmes abordés cette fois n'a jamais été aussi grande : Biographies, Celties, Visions, Musiques, Amours, Enfances, Délires, Actualités, Paysages bretons et Variétés gallèses sont chantés par notre barde qui berce, s'engage, crie son amour et hurle son indignation, faisant sienne sans le savoir la définition d'un autre poète minoritaire, le basque Gabriel Celava : « la poésie est une arme chargée de futur ».

(1) 31 pages - chez Jean Grassin, éditeur, Paris.

(2) 159 pages - Aux Presses Bretonnes - Saint-Brieuc.

(3) 117 pages - Imprimerie de Châtaulaudren.

Avant de laisser chacun parcourir au gré de son humeur cet ouvrage, quelques précisions sur le titre : « Harpe Celtique en Bretagne Gallèse », s'imposent. C'est que pour beaucoup, seule la Basse-Bretagne, ou Bretagne bretonnante, c'est-à-dire la Bretagne à l'ouest d'une ligne Plouha — presqu'île de Rhuys, serait la « vraie » Bretagne, précisément à cause de son caractère « plus celtique ». Or, de la même manière qu'un conte ou qu'une mélodie des pays de Vilaine peuvent avoir plus d'authenticité celtique que bien des biniuseries, la Harpe dite celtique appartient tout autant aux Bretons de l'est qu'à ceux de l'ouest, et la langue bretonne n'est pas l'unique condition du cheminement vers la celtie. C'est ce qu'exprimait bien Angèle Vannier en confiant à tous ceux qui avaient comme elle leurs racines en Haute-Bretagne qu'il faut « aller du gallo au celte » (4).

Né le 1<sup>er</sup> juillet 1914 dans la petite commune rurale de Saint-Donan (22) et élevé à la campagne (5) Gabriel Le Coq n'a précisément jamais renié ce gallo qui fut sa langue maternelle. Mieux, il a toujours cherché à rendre ses élèves fiers de connaître ce langage à la grande richesse d'expression et à l'humour rabelaisien dont le vocabulaire spécifique est impossible à rendre parfaitement en français. Alors que de trop nombreux enseignants ne voyaient dans le jeune gallo qu'une sorte « d'handicapé » souffrant d'une « malformation linguistique » et dans le « patois » qu'un sous-produit, qu'un dérivé, pire qu'une « déformation » du français, il avait compris qu'il ne fallait pas, là non plus, raisonner en termes de bien et de mal, de construction parfaite et de malfaçons, de norme et de déviations.

Militant de « l'Ecole Moderne » Gabriel Le Coq fut l'un des rares à pousser jusqu'au bout la logique du mouvement Freinet en favorisant la véritable expression orale naturelle des enfants qui en milieu rural gallo se fait en « patois » ; ses idées en la matière se trouvent résumées dans une lettre sur le langage naturel de l'enfant adressée le 5 février 1968 à son collègue Le Bohec et reproduit à la fin de ce recueil. Ayant été son élève à Pléboullé j'ai cru bon de lui conseiller de rajouter un texte en gallo que j'ai publié à l'âge de 11 ans dans « Espoir » notre journal scolaire ; l'exploitation de ce texte intitulé « affaire judiciaire » illustre bien l'intérêt de la démarche pédagogique allant « du connu à l'inconnu » et montre combien il était soucieux de « donner passage » à « ce courant de la vie qui ffbère » évoqué

(4) Voir à ce sujet la page 23 du numéro double printemps-été 1979 du « Lian », la revue des Amis du Parler Gallo (Prix 10 F + port - BP 48 - 22190 Piérin).

(5) Lire à ce sujet les pages 97 à 108 du « Pastour au dur Vitrail ».

si justement dans son poème « l'école » qui a été repris ici en épilogue, après adaptation en gallo par Matàu Guihalon, sous le titre « ès écoles ».

Mais Gabriel Le Coq ne s'est pas contenté de défendre et de promouvoir le gallo à la faveur de son enseignant : il n'a pas hésité à écrire en « patouais » pour « faire piési » aux initiés, non seulement dans sa correspondance privée, comme le prouve la « lettre à Serge », mais aussi dans ses ouvrages poétiques, s'affirmant ainsi comme l'un des rares écrivains en gallo des trois premiers quarts du vingtième siècle. Dès 1968 il publiait dans son « Pastour au dur vitrail » (6) l'émouvante « histouère du Père Fiérince » et à la fin de son beau texte en français : « Bretagne ! O ! ma Bretagne » confiait (7) : « Bretagne ne te montre pas trop... essaie de rester toi-même... ne dis pas ce que tu caches en ta langue, en tes intonations et gestes particuliers. Ne mets pas trop vite tes paysages en harmonie avec les carrelages de leurs plaines tristes. Ne renie rien ou pas trop vite... Reste, bretonnante ou gallo, la fière province... Bretagne ! O ! ma Bretagne ».

L'année suivante, en 1969, Gabriel Le Coq récidivait en publiant dans « Fleurs d'Armor » cinq poèmes en gallo (8) : « mon petit baté, raoudoudoudou, mutation, écho, l m'est avis ». Tous ces textes étant devenus pratiquement introuvables on a jugé utile de les reproduire dans ce recueil, après quelques légères modifications de vocabulaire et de graphie, car il est important de savoir que sept ans avant que M. Emile Thouénon ne lance (9), sous le titre : « richesse linguistique abandonnée le gallo se meurt dans l'indifférence générale », le cri d'alarme qui allait provoquer la création de l'association « Les Amis du Parler Gallo » (10), Gabriel Le Coq avait déjà montré que l'heure d'envelopper pieusement la langue de la Bretagne gallèse « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts » n'était pas encore arrivée.

« Harpe celtique en Bretagne Gallèse » c'est donc avant tout l'occasion de faire découvrir, ou redécouvrir, un poète breton Francophone insuffisamment connu et un des pionniers méconnus du renouveau gallo. C'est aussi un acte d'espoir ; en effet Gabriel Le Coq vivote actuellement entre un lit et une salle à manger d'un hôpital des Côtes d'Armor, et ce n'est pas sans un serrement au cœur que je vais le voir de temps en temps.

(6) Page 33 et suivantes.

(7) Pages 95 et 96.

(8) Pages 78-79-81-85-86 et 87.

(9) Dans le quotidien « Ouest-France » le 27 août 1975.

(10) Association née officiellement le 4 avril 1976 à Plédéliac.

lui encore si actif il y a quelques années. Après avoir perdu la main droite durant son enfance, dans « la mécanique à Jans » d'une ferme où il travaillait (11), Gabriel Le Coq s'est vu privé d'un œil et le glaucome lui a pratiquement enlevé celui qui lui restait. Pour un poète qui savait si bien voir et faire voir cette nouvelle mutilation est un handicap très dur à surmonter.

Bien sûr dans sa chambre le poète est à l'abri du roulement routier et des médisances des malgoulants mais il est permis d'espérer que ce nouvel ouvrage, mieux diffusé que les précédents, entraînera des réactions de lecteurs qui réussiront à le convaincre qu'il n'est pas poétiquement fini. Personnellement j'aimerais beaucoup le voir « rivé à la chienne de vie » (12), repartir et continuer, restant ainsi jusqu'au bout fidèle à la devise de sa promotion d'école normale en 1931, la belle phrase de Victor Hugo : « ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent ». C'est que, comme le disait aussi Angèle Vannier, qui nous a quittés brutalement le 2 décembre dernier, si la cécité est rude et austère pour la vie concrète, « au point de vue descente en soi... c'est un avantage... pour la grande poésie de l'imaginaire et du réveil de l'imaginaire. »

Faut te rēcàupis !

Chome Tei Gabriel ! (13)

Dinan le 3 janvier 1981

Gilles MORIN.

(11) On trouve à la page 106 du « Pastour av dur vitrail » une allusion à cette « atteinte brutale ».

(12) « Fleurs d'Armor » page 1.

(13) Expression gallèse signifiant (à peu près) : il faut te reprendre, te revigorer, redresses-toi, remets-toi debout Gabriel.

## Monolithe

Je ne saurais remonter à Saint-Louis

Je sais que mon grand-père paternel était l'aîné d'au moins dix enfants élevés à Saint-Eloi, en Plaine-Haute, canton de Quintin, au sud de Saint-Brieuc en pays Gallo, car dans les cantons situés à l'est, on parle Breton (Corlay, Kerpert, Seven-Lehart, etc...)

Mon grand-père mourut à Evreux à trente-cinq ans, laissant deux orphelins en bas-âge élevés chez leur grand-mère Chevance à Counay en Saint-Donan : mon père et ma marraine Marguerite qui m'aïda puissamment dans mes études et mourut à 88 ans.

Du côté maternel, mon arrière-grand-père Méleard était aussi cultivateur à Plaine-Haute, au village de l'« Hôpital ». Son fils, mon grand-père maternel fut maître d'école (ou plutôt adjoint) à Evran, Cohiniac, Kerpert. Quand il perdit sa femme, ma mère avait un mois. Son frère, mon parrain, deux ans. Quand il mourut, ma mère avait neuf ans.

Les enfants furent confiés à leur oncle-tuteur, à Plaine-Haute. Mon parrain alla à l'école des mousses à Brest. Ma mère à l'école primaire supérieure de Guingamp jusqu'à seize ans.

Le mariage eut lieu en 1912 à Saint-Donan.

Après trois ans de service militaire à Dinan, mon père me vit naître le 1<sup>er</sup> juillet 1914. Le 2 août, il dut repartir pour cinq ans. Brancardier à la grande tuerie, il eut deux blessures, une citation, la médaille militaire, la croix de guerre, 20 % de pension. Il emporta le tout dans la tombe au Foeil en 1938 après avoir besogné comme artisan-charron pour élever péniblement cinq enfants. Ma mère ne l'a rejoint qu'en 1976, à 86 ans.

Le récit de ma vie, imagé mais réel comporte bien des silences. Il est des Navrances qu'on ne livre pas, des plaies qu'on cache, des pudeurs nécessaires.

(Suite pp. 97 à 121 du « Pastour au Dur Vitrail »)

## Vie courante

Un courant de vie passe en moi.  
Pas seulement ma vie tirée d'aliments,  
Abreuvée d'air d'ondes et de relents...  
Pas seulement la vie lancée qui s'éternise.

En moi de la vie se décante et coule,  
Une chance de vie qui passe et se déroule  
Et crie et vibre et chante son élan  
Et déserte la place en me sacrifiant.

Vers moi la vie repasse en subtiles réserves  
En contacts fort diffus et sensibles accords,  
La vie en élans fous et subites griffures.

En moi la vie mûrit ses grappes  
Et leurs grains grapillés s'écartent à jamais.

En moi la vie qui crie, la vie qui mord,  
La vie qui brise ses ressorts et fuit,  
Qui peine rit souque et caresse,  
Tord et pétrit, moule et redresse  
De jeux d'ennuis d'amour et pestes...

Cette vie-là n'est pas un bien que l'on possède  
Et couve et garde en son coffret  
Comme un plateau de main d'orfèvre  
Offert pour semer de la joie  
Et dont la vie vous prive au détour imprévu.

Cette vie-là n'est pas à soi.  
Tous les demains sont incertains.  
Vie aux antennes escargotées  
Se détendant en mille mains  
Pour le grand jeu des partagés bonheurs  
Aux horizons en éventails

## Images très imagées de l'univers humain

Un chemin en spirale monte à l'intérieur d'un entonnoir s'élargissant à l'infini.

Le fond de cet espace limité horizontalement est un gouffre noir d'égoïsme où l'être s'aliène et se ligote. Il y prend des aspects plantureux d'être nourri, chauffé, protégé, quand cela est, mais le vide mental s'y confirme.

Le chemin s'élargit vers la lumière et le corps à mesure s'allège. La spirale recoupe les spirales d'autrui en croisements lumineux, réchauffants, passagers. Cette montée en évasion ouvre à la connaissance et surtout à la compréhension des autres. C'est la zone muette des affections partagées, des plaisirs artistiques et spirituels.

D'aucuns appelleront ces aspects des songes d'hermétisme. Il s'agit plutôt d'une indigence du langage non construit pour traduire des impressions subtiles.

A niveaux égaux une certaine harmonie s'offre et se partage, excluant cependant tout orgueil.

Le mariage idéal suppose largeur d'esprit et générosité, confiance méritée, extension du champ des communions pour échanges enrichissants.

Des forces obscures nous tirent vers le rétrécissement et jusqu'au gouffre du vide mental passager.

Si l'un s'aliène et se mure sans en prendre conscience et que l'autre soit tiraillé par l'insensés désirs de monter toujours, IL N'EST PLUS DE RENCONTRE POSSIBLE.

Tout enlèvement par vieillissement tend à paralyser l'essor intellectuel. Une société très compartimentée rend les recoupements rares et passagers, si bien qu'en la vieillesse s'accroît souvent l'isolement et la prise de conscience de la vanité de la vie... Le parcours ascendant aura sensibilisé l'homme à quelque chose de meilleur, encore mal assimilé. Ainsi influencé, l'homme souffrira sur l'isolement en descente - à moins qu'il ne SE BERCE DE REVE EN RESTANT TOUT LA HAUT, AU PLUS LOIN, COMME EVADE DANS LE COSMOS ! SANS SOUCI DE SON CORPS ET DE SES RACINES TERRESTRES ???

Ceci ne constitue en fait qu'un rêve protecteur, un oubli, une coupure, une fuite...

On y chanterait des HYMNES DE VIE PURIFIÉE MAIS INCONCEVABLE...

Ce qui mijote tout en bas est tissé d'égoïsme en cloisonnements serrés ou en AFFRONTLEMENTS FÉROCES.

ENTRE CES DEUX FOLIES D'ANTIPODES se tient la vie toute bonasse et sans plus AVEC DU BONHEUR MAL PARTAGÉ...

Laissons le FOU extasié planer... Remis au creux des égoïsmes avides, il y ferait l'effet d'une bombe à ailettes !!

Laissons l'autre nager au creux sombre. La lumière lui ferait mal, l'irriterait, le rendrait FOU DANGEREUX. Car il ne peut rencontrer la joie chez les autres...

Cette joie alimente sa haine et le couvre d'un masque verdâtre. Il s'est d'ailleurs prudemment ceinturé de défense passive...

## CONCLUSION

Que le haut s'appelle PARADIS inaccessible ou encore l'infini que la Science veut et pourra peut-être percer, que le bas s'appelle ENFER ou ténèbres de l'ignorance insensible, ce ne sont là que deux vocables familiers. Un passage explorateur en ces deux zones nous rend plus aptes à accueillir autrui aux niveaux différents de son chemin ascendant. Et lui-même s'en trouve enrichi de Joie intérieure.

L'essentiel est dans la vision d'une réalité instable, dans la conscience des forces qui nous travaillent sur cette SPIRALE dans une attention à nous situer et à opter pour l'ALTRUISME, source des bonheurs les plus élevés.

## Harpe Celtique

### LA VOIX DE LA CELTIE ENTONNE SA COLÈRE

Vent puissant aux accents reconnus des Trouvères  
Dont la harpe de paix atténue les élans :  
Ainsi la douce aimée tout contre son amant...

### LA VOIE DE LA CELTIE RELANCE SA COLÈRE

Afin que de la nuit fuse la jeune AURORE  
Et que la variété des langoureux accords  
Endorme la douleur des fils devant leur mère...

Entendez cliqueter les ossements du temps  
Les plaintes assourdies du naufragé présent  
Mêlées à la douceur de cloches assoupies  
O ! la harpe d'Amour sous les doigts des Hippies...

### LA VOIX DE LA CELTIE DÉTONNE EN CHANT DE GUERRE

Par delà les profits sur cruelles chimères.  
Du léger carillon des fêtes de toujours  
Oyez le clapotis clapoter alentour...

### LA VOIX DE LA CELTIE ÉVEILLE UN PEUPLE FIER

### LA VOIX DE LA CELTIE ENTONNE SA COLÈRE

Et martèle ce chant sur enclume de fou.  
Entendez cliqueter les ossements des temps  
Mêlés à la douceur des accords langoureux

Oyez les beaux accords de cette harpe d'or  
Honorant la CELTIE et sa muse bénie,  
Oyez, oyez encore...  
Encore... encore... encore...

## Barde

### Chante, Barde, tu

Le gris triste assiste à son agonie.

Le rouge attend le jaune sur noces ensoleillées.

Les verts se marient dans la paix.

La vie donne à plein sous le linceul blanc des hivers.

LA VIE DONNE A PLEIN, BARDE, LA VIE DONNE A PLEIN !

Chante l'infinie vie, la belle et la cruelle vie

Et dis à l'homme qu'il se sanctifie,

Démocrate barde de vraie DEMOCRATIE !

Ecarte l'étouffoir, barde :

Refuse l'OR ASSERVISSANT.

Chante, Barde, tu peux chanter.

Tu peux chanter, Barde, tu peux chanter !

Te sens poussé, Barde, à nous griser

A nous aider, Barde, à nous charmer.

NE TRAHIS PAS, BARDE, IL FAUT AIMER !

Ah ! cette faim ! cette pitié !

Ah ! quelle harde de sangliers !

Es-tu CHRETIEN, BARDE ? ES-TU ATHÉE ?

Qu'as-tu donc, Barde, le sais-tu ?

Que peux-tu, Barde, que peux-tu ?

Offrir sur plateau d'or ce surplus,

Peser l'apport avec des perles d'aurores,

A la plus juste pesée

Afin que la vie rayonne...

Station debout, l'œil fulgurant

ÉPÉE BRISÉE ET BRAS TENDUS

Tu peux chanter, Barde, en liberté,

Tu peux aider, Barde, tu peux aimer.

Et que ton chant désenvoûté

Gagne en retour l'ÉTERNITÉ !

Jette aux caoutours un sort de gueux.  
Lève les faibles vers la clarté.  
Et que ton chant multiplié  
Comme d'un four soit exhalé !  
Et que ce chant marque le pas

Dans le rythme connu des cieux !  
Qu'il soit sur ondes répandu  
Vers les sans-fil de l'infini  
Peuplé ou non de dieux  
Avec ou sans SOMMET.

Barde, un chant de paix, s'il te plaît !  
Un chant de vraie PAIX !  
Et si tu n'es pas prêt  
Rentre dans ta coquille et répète ton rôle.  
Répète ton rôle et méprise l'obole.

Le Barde a regardé le défilé  
Il n'a pas senti la vraie vie et il a dit :

Difficile de crier dans un monde étouffé.  
Difficile de chanter dans ce vain bruit.  
Difficile d'aimer sans les langues délier.  
Difficile de vaincre ce qui ne répond plus

Et le Barde est parti méditer

Il a vu le jour où la vie renaîtra  
D'une coquille aux rayons d'or  
Avec de la poésie encor  
Le jour où la Vie diffusera son chant d'AMOUR.

Le Barde a tourné les talons.

Car la vie accomplie se passera de guides  
Car la VIE ACCOMPLIE AIMERA LE SILENCE  
Et les caresses des éléments.  
Car la vie accomplie baignera dans l'infini  
L'INFINI entrevu dans la passagère UNION DE L'AMOUR !

## Chante, Barde, tu peux chanter



dessin de MYRDHIN



## Chant Celtique

Tu peux chanter, barde, tu peux chanter :  
Qu'as-tu percé, barde ? Qu'as-tu percé ?  
Te sens poussé, barde, à nous chanter,  
A nous griser, barde, à nous charmer.

Barde d'hier, de lignée fière,  
Barde de feu et de mystère  
Tordant le col à la matière,  
Jetant au vol plus de lumière,  
Toi, créateur de vie, de cris,  
Peux-tu songer aux asservis ?  
A la pierre sèche de leurs songes ?  
A leurs douleurs sous le mépris ?  
A leur ardeur sous les mensonges ?

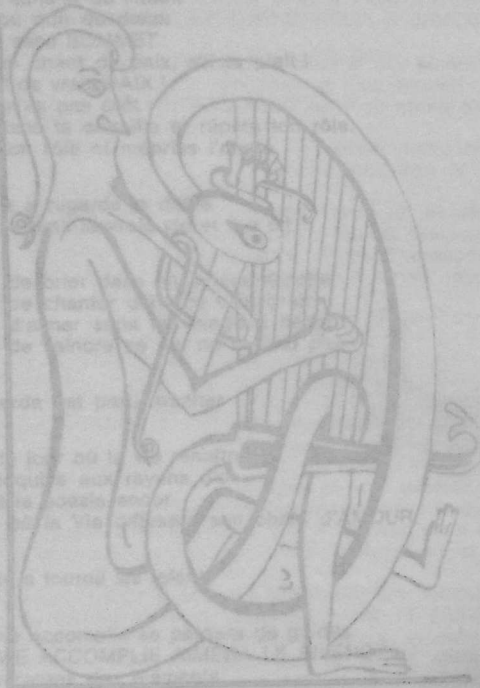
Mon barde aimé semeur de rêves,  
Toi, créateur de beaux espoirs,  
Toi sans faux-col ni calle aux paumes  
Vois-tu le prix de ton obole  
Dans l'œil du soudeur aux étincelles  
Dans la poussière du débardeur  
Ou la grisaille des prisons ?

Vois-tu la vie ? vois-tu le fond ?  
Vois-tu l'ESPRIT, même en la lie ?

Les bardes qu'ils ont tué se lèveront.  
**LES BARDES INSENSÉS AU CIEL HURLERONT**  
Pour que la vie bannie s'époumonne.

Pour que tout cri soit de bonté  
Que tout rayon soit partagé  
Pour que la fantaisie foisonne  
**ET QU'A LA FOLIE ON PARDONNE**

**IL N'EST DE SI FOU QUE LE SAGE**  
**VOULANT IMPOSER SON IMAGE**



dessin de MYRQHIN

## AMOCO CADIZ

Quand les vertes mâchoires des marées d'équinoxe  
dévorent un pétrolier au nord du Finistère  
le délire est à sa fenêtre...

douloir profond de ma terre !

Il me vient des larmes de fiel :  
les mots blessent le silence  
le rivage ravagé disloque son amertume

O ! douloir d'oiseaux meurtris  
qui s'effacent sans un cri  
sur des lambeaux d'écume noire

Qui nous rendra l'arabesque des mouettes ?

Nous pleurerons ces absences d'oiseaux !

Mon beau pays de goélands  
ta salive a goût de pétrole !  
Rassemble tes désespoirs, o ! ma race de granit !  
Tu laveras les étoiles !

Annick LE COQ de BANVILLE.

Devant un tel carnage...

tressaillent dans mon cœur des poignards éclatés  
dans ma tête en feu  
comme grenade ouverte  
mille mains assassines  
étranglent la sottise !

Mille bouquets d'ajonc flambent en ma poitrine  
Un grand bloc de granit en deuil  
hurle son désarroi

Aux digues et brisants  
sous un ciel naufragé  
ces lambeaux d'ailes noires  
inscrivent leur adieu

Et, pendant que les larmes ourlent la plaie du jour...

amiraux imbéciles et tenants du Savoir  
se donnent rendez-vous au sommet de Babel !  
Un clown noir gémit sous la table  
Les ânes braient tour à tour...

Annick LE COQ de BANVILLE.

## AMOCQ CADIZ

Quand les vagues mûchères des marées d'équinox  
dévorent en détroit au nord de Finistère  
le droit est à sa levée.

A bouts de bras assemblés

Breton  
comme autrefois tu cueillais sous le sable  
la coque et la palourde  
sur le roc escarpé l'ormeau tenace  
le bernique, le bigorneau,  
Breton  
inlassablement  
tu ramasses au rivage  
la fleur monstrueuse  
qu'y dépose à son reflux la marée noire

depuis des siècles sous la peine  
fortifie ta longue colère  
aiguise tes couteaux sur tes granits souillés !

penché, laborieux, au sable de tes plages  
ton regard délavé comprime son silence...  
le sel brûle tes yeux sans larmes !

Comme ils brûlent, tes yeux sans larmes...

Annick LE COQ de BANVILLE.

Pourtant, Breton, tu as pleuré  
quand se sont rassemblées les foules solidaires

Qu'importeront les jours  
les mois ou les années ?  
Tu te purifieras des noires salissures  
et tu rutileras  
ma vierge retrouvée  
parée d'ajoncs flambants et d'épines en fleurs...

Et l'oiseau reviendra dans ton sillage d'ombre

Le vent retrouvera son parfum familier  
chargé d'iode et de sel  
la vague vaguera ses splendeurs au rivage  
la barque bercera son rêve de poissons  
et l'enfant glânera des nacres sur le sable !

Loin... très loin... croiseront les nautonniers de mort  
chargé d'or noir...

Annick LE COQ de BANVILLE.

## Faux monnayeurs (I)

Ils ont converti l'émeraude en glu visqueuse

troqué l'or des sables  
contre leur boue de puanteur

noirci le granit rose  
éclaboussé les cormorans

ma Bretagne a pris le deuil...

Ils ont frappé leur monnaie vive  
au marteau de tes douleurs

l'Argent, dit-on, n'a point d'odeur !

l'Or noir pue au ressac des vagues  
l'Or noir profite au naufrageur !

## Les Fées Existentielles

Les fées sont venues ce soir  
Valser en habits très noirs  
Au son d'une vieille criarde  
Valser la vaine des hochets

J'écrirai ton deuil et tes larmes  
l'atroce souillure à tes flancs  
ma Bretagne !

j'écrirai le viol et le sang  
de ma terre nourricière  
l'injuste ravage, l'indélébile corruption des eaux

Je crierai la révolte des hommes, plus haut que l'orgueil  
des puissants !

Je traverserai, s'il le faut des embruns d'indifférence  
pour poignarder la coalition  
de l'oubli...

Je vomirai des cris d'alarme  
sur l'audace des pétroliers aux milliards de pétrodollars  
sur la coupable inconscience  
d'un monde  
qui tourne sa ronde à l'envers !

J'ai trop aimé la mer  
pour souffrir qu'elle meure  
sous les hydrocarbures !

Annick LE COQ de BANVILLE.

## Faux monnayeurs (II)

Toi, pauvre pêcheur n'as que tes larmes pour pleurer  
sur ta misère...  
En ton sillage désormais  
l'arc en ciel creusera son ombre  
sous un abîme de silence...

L'argent profite aux profiteurs  
la cargaison des naufrageurs est assurée contre tous risques  
Pourquoi seraient-ils payeurs ?

Ainsi font... font... font...  
les faux-monnayeurs  
et que voguent les tankers !

Le monde est un crève-cœur !

Annick LE COQ de BANVILLE.

## Les Fées Existentielles

Les fées sont venues ce soir  
Valser en habits très noirs  
Au son d'une vieille criarde  
Valser la valse des hasards.

Les Fées ne sont plus de chez nous  
De n'importe où, de nulle part ;  
Pour essayer quelques binious  
Discrètement, près des remparts !

Elles ont frappé des talons à l'unisson,  
Grincé des dents, griffé les murs,  
Se sont enfuies dans la Nature  
Vers des Secrets résidentiels.

Les fées noires existentielles  
Déconcertent les mieux assis :  
Ça leur retourne la cervelle  
Et leur ferme tout Paradis.

Les Fées sont allées s'asseoir  
Elles préparent des bouillons,  
Des tord-boyaux à leur façon,  
Des recettes pour le grand Soir.

Elles ont connu par l'usage  
Tous les codes mal décodés  
Pour en tirer des avantages  
Sans craindre la Maréchaussée !

J'entends bien que vous croyiez  
A ces Reines dépossédées  
Puisque déjà vous en tremblez  
Comme au soir de votre hyménée !

La lande est vide de concerts  
Les remparts déserts à jamais  
La plaine est tout à découvert  
Soyez courageux, s'il vous plaît !

Les ballerines tout en noir  
Ont laissé le rôle aux habiles  
Pour nous préparer aux déboires,  
Aux puissants de nos jeux serviles.

La manne tassée s'est envolée  
L'international et grand secours  
Passe une main infortunée  
Pour soutenir les FÉES d'AMOUR

Les détestables de nulle part  
Se sont enfuis dans la nature  
Vers les secrets résidentiels  
Leur révérence est un PAIN DUR

La caisse est vide, mon Prosper.  
Ne t'en fous pas : c'est tes affaires.  
Des bobards fusent à plein jeu  
Pour camoufler le découvert ? ?

Croyez que le Social nous ruine  
Et provoque l'issue fatale.  
Croyons donc à leurs combines  
De secours international.

Retors du jour et de toujours  
Nous conduiront vers des loch-ness  
Vers les combats des sans-recours  
Où mijotent leurs noirs business

Les fées du soir dans l'irréel  
Ont du moins le bel avantage  
DE LANCER DES CRIS DÉMENTIELS  
Pour vomir tout injuste outrage.

Mais si vous criez sur la Place  
Comme tous les fiers LUTHER-KING  
Ils vous solderont votre audace.  
Mythe sur mythe à la volée  
Nous sommes mis en engrenage  
Si nous tirons une bordée  
Les aimants des grands fonds marins  
Se régaleront du naufrage.

Ah ! que le monde est incertain !  
Affrontons-le avec courage !  
A contre-pied, main dans la main.

Flanquons les fées imaginaires  
Dans une nasse en souple osler  
Pour les expédier aux nuées  
Ou sur la mer démantelée.  
Danser en tous petits souliers  
Au son d'un orchestre insensé  
Où se raccrochent en brochées  
Les plaintes vives des écorchés  
Perdus au fond des temps...

Dans l'ouragan, dansez, chantez,  
Grincez des dents !  
Accordez-vous une fusée  
Pour voguer et danser si loin  
Que jamais ne nous reviendrez !... (Bon vent !...)

Laissez-nous démêler LE SORT  
SANS OR, SANS OR, SANS OR !  
SANS FABULATIONS DÉMENTIELLES  
EN NOS RUCHES EXISTENCIAELLES

EFFORTS DE VIE, EFFORTS DE PAIX !  
DE NOS ESPRITS CHASSONS LES FÉES,  
ELLES ONT MISE SUR LA CRAINTE  
ET BRISE NOS MEILLEURS RESSORTS.

RESTONS TOUJOURS PLUS SOLIDAIRES  
LES PIEDS SUR TERRE,  
AFIN D'ASSEOIR UN AVENIR  
DE JUSTICE ET DE CHARITÉ

Saint-Brieuc le 16-09-1969

## Cauchemar

J'ai rêvé d'un serpent étrange  
Immensément long  
D'une verdure vernissée, accueillante  
Avec des yeux latéraux, à mi-course  
Comme sous les moignons d'ailes.  
C'était un serpent doux  
De ceux qui n'eurent jamais à se défendre  
Glissant avec vie comblée  
Aux limites murées de mon jardin,  
Un serpent tombé d'ailleurs.  
FOU, je lui tranchai le cou  
D'un geste d'homme.

La tête plate me regardait sans comprendre  
Je voulais l'EFFACER D'URGENCE.

Du pied  
D'une lourde pierre  
Elle fut d'une dureté de tortue marine.  
**TÊTE ANGÉLIQUE**  
sans dents ni venin  
S'enfuit en traînant un cou de survie.

J'avais compté sans la queue  
Qui m'apparut dressée  
Portant tête leste et vénimeuse  
Sûre de son coup  
Qu'elle porta à mon avant-bras ;

Elle vengea le corps  
La tête bosselée et plate  
Et je perdis pied dans la nuit...

Réveillé, je retrouvai ma tête  
Et la mémoire du fait vécu  
La joie de vivre.

## A pleines dents

La gueule qui se fend  
se fend la gueule  
ça chasse tout relent  
de fine gueule.

La tripe qui se tord  
se tord de rire  
ça balaie tout remords  
c'est du délire.

Le rire qui s'envole  
vole et s'étire  
et vire en ritournelles  
à tire d'ailes...

La lyre qui résonne  
et se déchire  
et verse des trésors  
sur les soupirs...

La lèvre qui se mord  
la gueule qui se fend  
la lyre qui délire  
la corde qui se tend  
la tripe qui se tord...

Mille désirs  
mille plaisirs  
transes d'abeilles  
lyre d'amour.

La corde qui se tend  
pour te griser

La fille qui s'éprend  
à tours de bras

La lèvre qui te mord  
à plein délire

La lyre qui déchire  
tous les soupirs

C'est le bon TEMPS  
LA POMME D'OR  
OU CHACUN MORD  
A PLEINES DENTS !!!

Raison  
et  
Vision

J'aurais voulu étudier l'œil  
L'œil latéral du serpent doux  
Étudier l'œil ?  
L'œil ou le cadavre de l'œil ?  
Ah ! l'œil seul !  
L'œil qui se laisse faire  
Coupé de ses arrières.  
Pauvres amphis !  
L'œil défi  
L'œil d'envie  
L'œil surpris  
L'œil fouillé  
L'œil permis  
Le coup d'œil  
L'œil voilé  
L'œil anesthésié  
Chambre noire  
Chambre blanche !  
Long comme un ruban d'insomnie  
Le serpent veille d'un œil latéral  
A ne pas se laisser prendre  
Aux « emberlificoteries » de la science.  
Il est impair sur côté pair.  
Il n'est pas œil de Caïn  
Ni d'Abel  
Rien à voir avec les Humains !  
Il est œil de verte folie  
Portant venin à la queue  
Œil respectueux  
C'EST ENCORE ÇA LA POÉSIE  
Raison ou Dérison ?  
Douceur ou DÉFENSIVE  
LA VIE !

A l'écoute  
de

Maurice  
Ravel

(Daphnis et Chloé-partie du ballet) écrit au fil d'une seule audition,  
en interprétation toute personnelle...

L'aube sur la lagune étend son charme  
et caresse les roseaux d'une brise précieuse.  
C'est l'heure des infinis mystérieux  
dont le chœur monte lentement comme un souffle  
et vient en se tordant passer au ras des eaux  
troublant ici les arbres endormis

La lagune s'apaise et martèle ses clapotis.  
Les vagues ondulantes obéissent aux vents  
au grand jeu des vents passant et repassant  
s'enflant et s'apaisant en traînées sonores.

A la tempête d'automne se mêle un chœur lointain  
venu du champ des nymphes oubliées  
et murmure un violon dans la nature apaisée.

PASSEZ, VENTS DE VIE, VENTS VIVANTS,  
PLUS VIVANTS QUE LA VRAIE VIE ENCHAINÉE A LA TERRE !

Remontez, voix de nymphes,  
la charge d'un ouragan annonce le naufrage.  
Mais le lion se tempère en infinie douceur...  
Un lointain chant de violons se perd dans l'aigu...  
Les trompettes sonnent la charge en sautillant



et grincent des instruments étranges  
étranges dans ce vent...

Une vie quelconque se prolonge par la lagune  
Trompettes et cymbales protestent  
et protestent et reprotistent.  
ET JOUENT DE PETITS GARÇONS DANS LES ROSEAUX BLEUS  
ET CHANTENT LES FILLETES ROSES DEVANT LES  
NÉNUMPHARES

où la brise allonge ses cheveux d'or fin.  
Les coups répétés d'un galop martèlent le chemin  
la force martelée s'agrippe au vent  
et la grille matelassée des notes grillagées  
carde une laine infernale.

Suit la cadence calme du vent  
passant avec un cri de mouettes  
puis un très long silence.

La reprise délicieuse des cordes mêlée au timbre gracile  
et la subite dégringolade d'eaux amourachées  
se fondent en cortège nuptial

Et passent les vents,  
et reprennent les enchantements !  
et les rageuses chevauchées  
et les lents élans de notes emmêlées...

Et reprend, tambours battants, le chœur enflé des roseaux.  
Evanouis les violons murmurants  
répondant à la flûte fière  
dansant au loin et s'agrippant au vent...

J'entends la remontée des ardeurs  
le délicat frémissement des cordes aérées  
les cuivres tonnante, se mêlant à l'écho  
l'hésitation du trot

LA REPRISE DU TONNERRE  
ET LA PAIX  
Silence prolongé  
son frémissant de roseaux faiblement agités  
lente résonnance de flûtes éloignées  
berçant les enfants du vent sur la lagune.

Valse charmante de vaguelettes  
sur un fond sonore d'amours métalliques !  
du grand chœur sous impulsions de vent  
passant en rafales serrées  
et se fondant en harmonies somptueuses...

Sons de cloches  
Et murmures perdus...  
Silence de mort.

Remontée d'un chœur de pleureuses  
Balancement de leurs voix sans paroles...  
Jeux de trompe sur le prolongement des voix...  
Jeux de clairons tonnants  
chants amplifiés jusqu'aux tourments.

Montée d'un train d'enfer sur des rails aériens,  
danse cascadante des roues d'acier  
vers un alignement de vitesse accélérée  
se perdant et s'amplifiant.  
Cascades de cordes aux jardins fleuris du printemps...  
Passage du train apaisé, charmé, décent !  
REPRISE D'UNE COLERE MASCULINE  
ET DOUCEUR ENFANTINE DES CORDES !

Chant murmuré des jeunes roseaux pliés sur l'eau  
dances ailées de Fées sur flots courroucés  
REPRISES DE CHŒURS ET JOLIES JOUTES ENDIABLÉES  
MONTANT JUSQU'AU BRUTAL SILENCE...

## Poésie pour récital...

J'avais envie de tricoter  
mais je n'ai plus de laine.  
Mon pauvre esprit s'est égaré  
sur une lande où la pluie traîne...  
La poésie émancipée  
sent son fleuret qui se dégaîne  
et se pique en mousse émoussée

vu le danger de vide - haine.

J'avais envie de tricoter  
comme un pendu en lutte vaine.  
J'aurais désir de libertés :  
En tous pays l'homme s'enchaîne.  
J'ai tant uni de é, de ène  
que j'en demeure énamouré  
comme la dame née hautaine,  
**toute cassée, toute pliée**  
qui se serine à perdre haleine

des psaumes pour la grande Entrée.

Je ne veux plus offrir de rimes  
mais recycler la liberté  
de crime en cimes...

Il y a la pluie, il y a la vie  
qui n'a pas tout dit  
en son repli.  
Il y a la vieille qui grelotte  
— chacun le sait —  
de la sous-pente à la roulotte  
en passant par l'envié palais !  
Il y a la dévote et tous les parapluies,  
les abrite-vertus aux compromis à nu

les tours d'ivoire aux divers simulacres  
les faux soyeux et les faux nacres  
et les passants se serrant

passants bleus, passants blancs  
passants divaguant et repassant  
et pas contents  
à cause des sacrebleus qui voient rouge  
dans un parking où rien ne bouge...

Le passant de ceinture qui se déplace  
à force de tirer, de tirer  
comme en souillant un luxe de trous,  
un luxe à sa mesure  
Il y a... La barbe à se faire des cheveux  
Quand aucune nation ne rassure.

Soyons sérieux !

**CONCERTO numéro 9**  
**en mi bémol**

**271 MOZART**

Dancez, clochettes !  
Glissez en longues trainées, cordes enlacées  
comme un souffle de vent modéré  
quand la pluie clapote...

Dancez clochettes  
en élévations de papillons d'azur  
en frêle murmure  
et reprenez l'élan des grandes aventures,  
cordes enlacées  
qui vous perdez en crépuscule...

Dancez clochettes derechef  
et vous, cordes enlacées, sosies des vents  
mordez sur le courant de vie  
parmi les cloches dérisoires des soirs vaincus !  
Mordez et traînez vos transes éphémères...

Dancez, clochettes  
parmi les longs souffles du vent fou  
comme clarines de hauts pâturages  
à l'approche des premiers flocons  
dans une menace étalée de vent coléreux !

Dancez clochettes badineuses,  
émerveillez le démon calmé des ondes pures  
enlacées en grondements graves.  
Faites-vous cloches  
détachées des clochetons  
et passez à flot sur ce pays azuré, méconnu !

Le calme rythme des départs prévus  
prend place assise et s'y remue  
en pamoison de reine en grand déshabillé  
toute timide et retenue.  
Ramez, cordes des nuits la nocturne bienvenue  
devant les délicatesses des déesses nues...  
Ramez sans retenue...

Mais voici les troupes des clochettes infinies  
au rapide clapotis,  
voici leur frise cordée reprise et découpée  
en passages à niveau de clochettes endiablées !  
Toute la féerie du mélange glisse sur les ondes de vent  
et la danse reprend de plus belle  
comme un concert de vives hirondelles.  
Concert cassé.

Concert reconduit en doux clapotis de clochettes  
comme agitée indéfiniment sur un tapis roulant de vent...  
Indéfiniment croisées par la rumeur des cordes animées,  
clapotis assoupis  
ianotis de ralentis  
pianotis de ralentis  
cascades de dures attaques  
parmi le lent murmure repris,  
balancement gracile de cordes et de cloches  
mêlées au bourdon d'un fond de nuit,  
balancements et tapotis  
cassés et repris !  
Trainante ardeur des cordes frémissantes  
sur les ruines du clocheton envoûté  
lançant à l'infini des théories de notes...  
Inépuisable envol de lutins gracieux  
par le travers du ciel rayé de râles.

Coude à coude de danseuses invisibles  
aux élans imprévus  
martelant un ciel d'automne  
en ses variantes de beauté.

## Petit diabolò

Sol fa mi ré do  
petit diabolò  
Sol fa mi ré do

mythique diabolò  
du pays de Lesbos  
tes lunes enlacées jouissent  
et doucement valsent  
la valse de vie, d'art et de poésie.

Sol fa mi ré do  
la femme au tablier de fée  
pleure sur son cœur enfoui.

Sol fa mi ré do  
sous la rosée de lune  
valse la valse de la vie  
quand le soleil gît au chaudron  
que les seins sont endormis  
que la trompette n'a plus de son  
que le taureau cornu ne comprend plus.

Sol fa mi ré do  
danse la gîte, diabolò  
pour que tes lunes s'escargotent  
que les fées conçoivent sans péché  
à la secoue pique

et que les trèfles éphémères  
suffisent à leurs joies  
en solitude amère et sans combats  
vers la source première  
de nos fées enlacées.

Quand les lunes de l'Absurde  
ont balayé tous les soleils  
le monde craque et pète  
et se craquèle en émerveilles.

Pour ce siècle des siècles  
et sa finale marmelade !

## Le Trottin

C'était pour le passant  
de la rue Saint Martin  
un squelette ambulante  
monté sur escarpins

Quand elle se dénudait  
c'était une VERTU  
à vous mettre à genoux  
pour baiser ses pieds nus  
à rendre un homme fou !

Le vieux mâle assouvi  
ne lui disait merci  
qu'avec son vil pognon  
ainsi qu'un maquignon

Elle « zieutait » l'grattin  
et non le « tout-venant »  
Celui qui l'accostait  
restait tout stupéfait  
de voir ses deux grands yeux  
demi verts, demi bleus,  
et sa bouche vermeille

Aucune retenue :  
Sur sa couche elle offrait  
son reste de vertu  
comme fleur au soleil  
en une fin d'été.

La belle au lourd destin  
repretrait son chemin  
sa vie sans horizon.  
Pauvre rue saint Martin !

On l'appelait « l'trottin »

Avril 1977

## Amour en vérité

Saint-Brieuc le 25-10-1969

Que d'enfants déconfits sur l'échiquier d'AMOUR  
Se tordent, refusés avant de naître au jour  
Que de filles rivées à l'anneau d'or des chaînes !  
Que de destins murés, de cœurs séchés, d'erreurs  
S'allumant d'espoirs fous en mépris des refus !  
Que de pudeurs, d'élans et doutes passagers,  
De silences, d'attentes, de révoltes mâtées !  
Que de voies sans issue s'égarant dans les plaines.  
Saignez, sœurs engrossées sans un influx de joies !  
Ces paquets d'orphelins jetés sous le soleil,  
Promis à butiner sur tourbes délaissées,  
A ramper sur sol nu ou sèche lande haute,  
A se river au mieux à l'outil prometteur,  
A servir de remplir aux limites extrêmes  
Quand la folie conduit aux luttes sans pardon  
Dont l'immédiat profit leur accorde l'honneur.  
Orphelins découvrant laideurs insoupçonnées  
Chez ceux-là qui se font Angelots protecteurs !  
Orphelins ou bannis, craignez comme le feu  
Une justice humaine aux jurés bien cotés.  
Passez votre sentier, yeux fermés et priant.  
Orphelins ou bandits, malades ou aigris,  
Frères des chiens errants ou des châtons noyés  
Se renflouant tremblants entre deux lampées d'eau  
Grisés de l'air gratuit, éblouis de soleil,  
Cherchez dans les forêts où les fauves remuent  
La fourche où le nid couve un amour douillet.  
Vous, égaux en devoirs, pieux (Dieux ?) élus en puissance  
Gueulez les cris d'amour à en prendre conscience !  
Et forgez, car de Gueule on crève dans l'oasis.  
Tous les privilégiés tiennent à leur balcon.  
Vos bras de forgerons, bras d'amour et d'audaces  
Devront se relayer pour fléchir le métal  
Car l'or non martelé aux caves égoïstes  
Dort sur les oreillers des désirs infinis.  
S'il faut que les dents brillent, l'or du monde y pourvoit.  
Dit-on qu'un Dieu d'Amour tolère les misères ?  
Les cris de vérité ont des échos amers

## Enfance

Saint-Brieuc le 30 octobre 1969

(à monsieur de Banville  
Fresnes-Orne)

Quand le blé-noir aux abeilles  
Fleurissait à la Brousselle en Saint-Donan  
Et que le chemin de la fontaine  
Coupait cette blancheur  
Il fallait piétiner des tiges  
Aussi rosées que leurs sœurs  
En se grisant de parfums fous  
Quand la grande lande sauvage  
Semait des sèches pâleurs bleues Scabieuses  
Parmi les herbes rêches et longues dactyles  
Que la langue des vaches dédaignait,  
Entre les vieux ajoncs passaient en trombe  
Et le troupeau  
Et le pâtre boitillant par les ornieres  
Sur les boursoufflures à bruyères mûres,  
Les taupinières et paradis de fourmis.  
C'était des chevilles saignantes  
Et des tendons bien arrimés aux os.  
On atteignait la lointaine pâture  
Où les heures donnaient le tour aux heures  
Où le soleil déclinant marquait  
Le long enterrement du temps.  
L'habitude aidant, les vaches y glânaient  
Et trouvaient en s'en allant le temps  
De gaspiller de par la lande  
Quelque provende.

Quand la cruche dans la fontaine  
Il fallait plonger plus bas que l'eau  
à bout de bras,  
On sentait qu'une fraîcheur absolue  
Nourrissait ici  
Une verdure au dur vernis  
Quand la faux de l'oncle matinal  
Tranchait sec le trèfle odorant  
Et le couchait en arrondis de fées  
Dans la rosée  
C'était le printemps.  
Le cheval calme comme un officiant  
Tirait la mêlée cahotante  
Retenue par la fourche oblique  
Et il abandonnait au terme  
Sous la remise coiffées d'ajoncs secs  
Quand vers la Saint-Martin,  
Sous la feuillée abîmée de pluie  
Se rouillaient les dernières châtaignes  
Et que le gland abondant s'écrasait par le sentier sableux,  
La mousse reprenait son éclat sur les pentes  
Et les enfants riaient dans le vent  
Quand la neige nous arrivait  
Avec les engelures et les nez bleus  
Il fallait la fêter encore.  
Elle mettait un temps infini à se décider  
Comme pour nous faire languir sur nos cahiers  
Mais nous surprenait un beau matin.  
Elle se glissait au plus chaud des sabots de bois  
Et détremplait nos semelles parcheminées

ET NOUS ALLIONS COMME DES ROIS.

Quand les veuves encapuchonnées  
Ressemblaient à des avocats  
Parmi les croix et les ifs rosés  
Nous ne pensions pas que la mort  
Fut autre chose  
La vie en rose nous gâtait (Le Fœil 1926)  
A peine le deuil rendu

Que la chaîne du puits se remettait à grincer  
Quand les ronces émouvantes des printemps  
Tendaient aux chèvres des pousses amères,  
Au fond de quelque corolle tubulaire  
Nous sucions un suc rarissime  
Quand les grillons frileux répondaient  
Aux tardifs coucous enroutés

Nous savions qu'un nouvel été  
Apporterait des moissons blondes  
A faucher sans désespérer  
Dans un tremblement d'air surchauffé  
Nous savions que la vie se nous en saisons

Et que chaque aube amène son pain.  
NOUS SAVIONS MÊME  
QUE CE PAIN MÊLE LA JOIE AUX PEINES...  
Le philosophe revenu de tout  
Joue

A se répéter : coucou ! coucou !  
Tout coucou ! coucou !  
Coucou fou !

## Du côté de la Perche

Quintin le 9-6-69

Du côté de la Perche, sur le Gouët,  
J'allais souvent porter du blé noir pour  
Avoir de la farine fraîche moulue avec  
Laquelle notre mère faisait, le vendredi de si bonnes galettes  
Sur le galetier chauffé au bois.  
C'était un travail !

Il fut un temps d'enfance où la poésie inexprimée était dense  
Temps de nuances où les mélèzes de mai mêlaient leur résine  
A l'air saturé d'éphémères, tandis que la verte fragilité de  
Leurs bougies renversées nous prenait dans un réseau de Paradis.  
La poésie mûrie en revers de la vie reste sans écho. Elle a perdu  
Sa pureté en usant de mots.

Car une enfance de souffrances compense la tenace navrance  
imposée à son innocence.

Ce sont des échappées lumineuses, des implantations de plein ciel,  
Des eaux ensoleillées sautillant sur la roue du moulin, quand  
Le soleil du matin s'insinue en aval de la vallée calme.

Le brouillard lumineux se peuple d'infinis moucheronnés nés de  
La beauté lumineuse des PARADIS A PERDRE...

Le temps souvent renoue avec le passé quand, par le sous-bois  
Désert le rouge-gorge à l'œil noir vient becqueter un biscuit  
Mâché à deux doigts de votre soulier.

L'OISEAU QUI NE CRAINT PAS L'HOMME

APPORTE A L'HOMME UNE ESPERANCE.

Rouge-Gorge des nuits d'hiver, des printemps lumineux, en  
Sous-bois étoilés, petit frère des été enfarinés de chaleur

Et d'essence mal brûlée, ami des automnes où tout s'effondre  
En nourritures à part les branches d'avance bourgeonnées,

Je t'ai vu aussi BRISE PAR LE TRANSIT, LES AILES EN FAUX ET  
L'ŒIL GONFLÉ !!

Et du côté de la Perche, j'ai vu les mélèzes abattus, les eaux  
Souillées, la roue de jadis laissant un creux où l'eau se rue  
On m'a dit aussi que le meunier passa dans sa trémie, si bien  
Que son sang fut bu par sa dernière farine.

L'homme doté d'une jambe de bois à cause de la PATRIE doit se  
Méfier des courroies sans pardon.

Ici, le Gouët conduit toujours son eau du côté des chaos.

Un pêcheur vient s'enquérir d'une place et je me glisse

Dans le creux chemin où deux gamins me saluent...

C'est si bon de se sentir DES AMIS.

(J'étais en pèlerinage en juin 1969)

## Une à une...

Le silence de la maison,  
Doux nid, nid doux  
Où les heures s'en vont  
En longues processions  
Une à une, sans scrupule  
Lande où filtre le désir  
De chasser tout l'ennui,  
Lande embuée d'inquiétude  
A l'âge où la vie s'engue.  
Le silence de la maison,  
Doux nid, nid doux  
Où le roitelet comblé  
Boit un reste de lait  
Au creux des heures lentes  
Ou le livre encor contente.  
Silence embué de solitude  
Au creux d'une ville endormie.  
Le silence de la maison,  
Doux nid, nid doux  
Où tout se coudoie et s'ignore  
Où la tristesse s'élabore  
En fuites éperdues sur roues  
Où la banale vie, vide encore,  
S'ébroue et gomme la pensée.  
Le silence de la maison,  
Doux nid, nid doux,  
Où l'enfance même encor joue  
Aux espaces serrés des cours  
Comme aux balcons aérés,  
Doux nid, nid doux  
Qui préparez les robots, fiers  
De leur triste servilité !  
Doux nid où la roue de fortune  
Coule des heures une à une  
Sous l'œil indifférent des soleils et des lunes  
En raisons et déraisons  
Avec des feintes à la hune !

## Heureux les gosses

Ils ont des moments de folie  
Et des passes d'apaisement  
Mais toujours, toujours leur vie  
Inépuisable aimant  
Cloue l'adulte et le séduit,  
Le soulève, le harasse,  
Brasse sa vie, casse et rebrasse  
Les gosses m'ont quitté avec un doux bonsoir,  
Un soir parmi les soirs (1)

Les gosses sont partis, les gosses des espoirs !  
Ils ont fui le bonheur des heures raccourcies  
En lançant leur « déjà » qui déjà remercie  
Les gosses ont grandi, ils se sont effacés.  
Leur Adulte soucieux du bon emploi des jours  
Est parti à son tour : IL A DU COUPER COURT.  
Gosses des nouveaux jours, à moi si étrangers !  
Il faut que tout Amour se trouve rabroué  
Pour que toujours, toujours, le renouveau des jours  
Lave ce que la vie accumule de vies,  
Que chaque espoir nouveau trouve sur le parcours  
De nouveaux bras aidants et rajeunis secours !

(1) en juillet 1967

## Déclaration universelle des droits de l'enfant et des faibles

Quévert le jeudi 26 mai 1977.

Un certain FREINET Célestin, méconnu volontairement, avait suggéré à ses adeptes de l'ECOLE MODERNE FRANÇAISE, en un « Educateur des années 60 la fondation d'une telle ORGANISATION.

Bien des faits constatés depuis ou relatés par des adultes me prouvent qu'il avait RAISON. Moi-même je n'ai pas toujours assez respecté l'enfant en usant sans nécessité de châtiments corporels d'ailleurs interdits. Je n'étais pas le seul hélas ! Mais je l'avoue. J'en ai souffert. Je m'en suis totalement corrigé. La mauvaise alimentation entre 40 et 48 pour les enfants, et pour moi-même, créait des tensions heureusement passagères ! J'ai-mais tous mes élèves et je voulais surtout que les moyennement doués fassent un maximum d'efforts.

Ceci dit voici des faits datant de 35 ans.

Une fille fait pipi au lit toutes les nuits en pensionnat. C'est incorrigible. La BONNE Sœur sévit chaque matin : baignoire froide puis orties. Courrier vérifié. Aucune plainte possible.

La BONNE Sœur aux orties elle est peut-être sur un lit mouillé chaque nuit à réfléchir sur ses méthodes.

Et dans tous les pensionnats laïcs ou religieux, où la nourriture a ou était infecte, où était la DEFENSE ?

et à DACHAU ? Et dans les Hôpitaux psychiatriques ? Les ORPHELINATS ? Jusqu'où va la défense et même la libre expression des faibles ? ? ? que fera-t-on en tous pays ?

Et les chiens battus ?



les enfants battus en famille, mal nourri, mal vêtus, mal aimés ?

les femmes battues, baffouées, réduites au silence ?

TOUS LES FAIBLES.

Tous les cas défendus par AMNYSTIE INTERNATIONALE !

Et l'on pourrait aller plus loin. Il est tant d'oppressions !

Oui Célestin FREINET avait raison de remuer les consciences et ceux qui ne le lisaient pas, qui n'œuvraient pas dans une société d'enfants au jour le jour pour en transfigurer l'ambiance, ne pourraient se figurer la profondeur de notre mouvement, tout de dévouement, même financier, qui de 1931 environ à 1967 et au-delà... a transformé même officiellement les méthodes éducatives.

Travail accepté, glorifié, expression libre, joie, discipline consentie, respect des autres et de l'adulte. Respect total de l'enfant en retard.

UTOPIE ? OH ! NON.

A QUAND DONC

CETTE DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE

TOUS LES HOMMES, JEUNES OU ADULTES, PAUVRES  
OU RICHES, MALADES OU NON.

puis

SON APPLICATION URGENTE DANS LE MONDE ?

## Meunier, Dors-tu ?

La logique des fous est parfaitement cohérente.

Quand ils sont beaucoup elle fait LOI.

Une odeur de poids lourds alourdit l'air.

Les carrosseries au repos envahissent les passages.

L'homme trotte, fuit, se faufile à l'image d'une poule pourchassée

L'enfant transporté s'avachit et s'endort.

Des écoliers au pas de charge s'en vont en gymnastique : l'éveil.

Les éboueurs qui se font transporter vers la décharge...

La limite des arbres est tracée, leur croissance limitée.

Les moignons se font barbus puis feuillus puis branchus.

On les rase de près à l'aube de l'année pour que tout soit beau et que le soleil passe.

Les fenêtres cependant s'embrument de rideaux et de verre [dépolis.

Un ciel laisse tomber sa pluie qui se salit de suie projetée sur les vitrines que l'on essuie. Les brosses des laveurs s'y traînent parallèlement avec une méthode très au point.

Des paquets et des paquets, des déplacements de paquets.

Tout devient banal, atone, sérieux.

Une élévation de ton, une fantaisie feraient effets de folie.

On sent encore des jeunes filles vivre : pas toutes.

Il est interdit d'interdire autant que de percer.

Toutes les fuites ne sont pas expliquées.

Tout cela semble établi pour durer.

Les règles s'imposent d'elles-mêmes.

Les messes sonnent aux heures prévues.

Le clochard n'est pas totalement abandonné.

Les bonnes âmes se sentent avec les opprimés.

Les mois se nouent aux mois, les fêtes aux fêtes.

Des musiques fusent de partout.

Les pêches, les chasses, les cultures et les guerres, tout envahit et nourrit ce grand brassage humain.

La logique des fous est parfaitement cohérente.  
Elle fera reculer les poulains rétifs en tous pays : ces rêveurs  
qui nourrissent une nostalgie de nul ne sait trop quoi.  
En leurs têtes trottent des musiques solennelles ou bâtarde,  
leurs doigts composent des folies, des fantaisies offertes pour  
sonder l'homme, leurs yeux voient au-delà mais quoi ? Leurs  
esprits sentent venir d'autres vents.  
Leur mysticisme est moqué, leurs rêves suspects.  
On voudrait les classer.  
Ils ont une idée que les hommes valent mieux, que les colis ne  
sont que des colis, les asservis, hommes ou animaux des ombres  
méconnaissables.  
Ils n'ont qu'à-demi raison car ils témoignent en arrière garde.  
Ils savent que s'ils avaient raison on ne les suivrait pas.  
Ils témoignent contre l'ennui, contre les enfants contaminés et  
les violences et les profits cruels.  
Leur logique n'est pas tout à fait cohérente.  
Ils sont hommes.  
S'ils poussaient trop loin ils soulèveraient des armées de profiteurs  
et seraient assourdis par les cris des « constructeurs d'un monde  
cohérent ».  
Mais l'homme n'est pas le monde.  
Un simple grain sur une planète perdue et qui ne veut pas le savoir.  
La logique de ses lettres s'alignent en mots se trouve démentie  
par la soumission à une logique : celle de l'inventeur du clavier  
de la machine. Les doigts s'y soumettent, l'esprit s'y adapte, la  
pensée s'y moule et les mots contorsionnés, disloqués trottent  
fous dans le cerveau ce qui donne en clair un parfait alignement.  
La folie ici est admise à cause du résultat.  
Elle paie.  
La fin justifierait les moyens.  
Ceux qui ne poursuivent aucune fin sauf un certain diletantisme  
qui libère et berce s'inscrivent au folklore.  
Ils freinent dans la montée.  
La logique des fous est parfaitement cohérente.

Revers : boutineaux, d'un usage

qui

se

retire...

La vie qui se retire après un bon sommeil  
et te fait pantelant sur pieds automatiques  
et te livre indécis aux regards scrutateurs  
à demi-sommeillant et gestes rétractés,  
c'est la vie... et nul n'aura compris  
ni toi-même.

Nul ne saura pourquoi ton image incertaine  
éclate et se répand en parcelles diverses.

N'es-tu que ce pantin aux multiples vêtements  
éclairé ou noirci, hautain, désemparé  
sentant fléchir le pied ou tourner l'horizon ?

Nul ne saura pourquoi ta gaieté réussie  
passe comme l'éclair sur le ciel assombri

Nul ne saura pourquoi un tel renoncement  
te relègue aux déserts des durs avortements.

Nul n'aura vu ton cœur ni senti ta lumière

Car ta hure hautaine et tes yeux massacrés  
crachent l'incertitude en un aspect de haine.

La vie qui se retire et joue de par tes veines  
comme si tu devais ne plus croire au sol dur  
comme si tu désignais en dérivant terrain  
en aveugle éperdu dont le ciel plus serein  
se réfugie au creux des cérébrales rides  
pour sonder le dedans sans jeter poudre aux yeux  
en laissant évoluer les rites et les jeux.

Les vies renouvelées s'en vont avec confiance,  
toutes de joies de ris de courage infini  
sentant en leurs corps sains l'inépuisable ardeur  
et ne pouvant douter d'un merveilleux destin.

## Revers dominicaux d'un désabusé

Le poète dingue se fringue en sentinelle  
pour scintiller au soleil  
de toutes les étoiles de son génie  
et montrer aux simples  
que la guerre  
ça donne envie de danser sur un autre air !  
Il a choisi de l'attaquer  
à bâtons rompus  
devant notre caserne Charner  
qui se garde seule  
telle une veuve convertie.  
Dans son regard hagard  
passent des paquets de fringues et de flingots ballots  
qui lui rendent la vue confuse :  
brume de paix sur terrain nu !  
Il ne distinguait plus  
les peaux ni les os ni les dos de chameaux  
des défilés dominicaux  
car les peaux c'était très commun  
les os en partie lointains  
et les dos de chameaux corrigés par l'orthopédie en marche.  
Le petit poète houbard en sentinelle  
a hurlé d'une bouche saturée de fiel :  
« Arrière, la Madelon : je peux me servir à boire ! »  
Il a vidé d'un trait la gourde d'une Muse  
et voilà qu'en ouvrant le journal il découvre  
une clarté subite :  
« La classe libérée après le jour des Morts ! »  
Il quitte sa guérite et réalise  
qu'il avait joué à sa façon  
un air de dissuasion.  
C'était son jour.  
La Marseillaise de Rude roulait de plus belle  
ses yeux courroucés  
alors que chez Maxim's  
Anasthasie recevait la Madelon.  
A la fin du refrain il entendit en surimpression :  
« Tas de cochons ! »  
Il alla d'un pas digne s'inscrire à la CROIX D'OR.

## Trust multinational de médecine renouvelée

Représentant Locaux :

- 1) Docteur Beaupré à Quévert
- 2) Pharmacie Lorre à Dinan

Circulaire pour communautés

Cher collègue,

Nous avons le précieux avantage de lancer sur le MARCHÉ MONDIAL la précieuse pilule. FAUSTERE qui peut révolutionner la psychiatrie et la vie de groupe en général (sous réserve qu'il existe des cas où il faut parler !)

AUCUNE CONTRE-INDICATION

(même chez les bien-portants)

INDICATIONS : Perturbation générale causée parfois par un

seul élément féminin qui s'amuse à ce jeu...

Prises de becs avec menaces.

Bris de lunettes.

Télé inaudible, même renforcée etc. ETC. ETC...

POSOLOGIE : Durée de l'effet 1 h 30 mn

A prendre par tous avant repas midi et soir

Permet de manger, boire, respirer, suivre la télé mais

FAUSTERE accorde le silence, le bien-être, la bonne humeur, la digestion parfaite.

C'est un remède

homme et ô pathique

et femme élite

étudié spécialement pour femmes; par nécessité la

PHARMACIE LORRE ACCORDE LE PRIX DE GROS TRES ETUDIE

A PARTIR D'UNE COMMUNAUTE DE DEUX PERSONNES.

(monopole de distribution pour l'Arrondissement !)

Veillez croire, cher collègue à notre dévouement total.  
et désintéressé.

DOCTEUR DEAUXPRES

QUEVERT 22100 DINAN

LE 17 MAI 1977

## Les bienfaits d'un atelier pour un "intellectuel" déchu

En 1970 je me livrais à l'hôpital sans avoir causé préjudice à personne : 56 ans, retraité ' sous l'Etat », une main, de l'histoire très ancienne (1926), un œil, de l'histoire moderne (1967) et 80 % d'invalidité mentale entraînant essai de congé sans hospitalisation qui put durer trois ans de liberté à Saint-Brieuc. Soyons bref !

Aucune confiance en les drogues : soumission

Refus de lobotomie. Refus de chocs déjà connus (47 et 53)

30 ans effectifs de loyaux services

— ARRIVERONS-NOUS A L'ATELIER ?

Le Père Augustin me dit après deux mois, piteux état pour moi :

« Il y en a qui se font une FORTUNE en restant ici »

Je n'y avais pas pensé

Il y en a, je l'ai constaté.

Mais combien se font plumer par leur famille et sont défendus quand on le peut. Ça décourage. On rumine ça. A quoi bon aller à L'ATELIER ? Pour un pécule ?

Je n'en avais nul besoin et j'y fus, j'y descendis 5 h par jour, 25 heures par semaine pendant 7 ans (au jardin des fleurs je ne distinguai plus les mauvaises herbes des bonnes pour sarcler dans les couches et ne pouvais m'appuyer. Omes reins ! Je ne parlais pas aux autres ! « Quel vieux con ! » Ça ne m'allait pas.

Au rotin Gérard voulut me mettre au tapis, napperons : Il fallut compter les pointes, passer les fils de coton, de soie, croiser, passer l'aiguille dessus dessous, dessus, dessous. Avec une main affirmait-il ! Croyait-il aux miracles de Lourdes. Et mon double foyer ? Et mon autre Glaucome à droite ? Sans blague, Gérard, t'as bon cœur, mais tu pousses fort même ta voix ! pas de ça !

Ça clouait, cognait, tordait, cancanait, blaguait, la scie tournait, le tourmanivelle râlait dans son coin, on se faisait des petits tours en vaches, les clients venaient. On distinguait même les sœurs en civil à cause de certaines manières. Celle au tonneau le voulait verni pour sa chapelle. J'en pris un soin particulier parce que c'était une sœur âgée et originale...

J'étais mieux que dans ma chambre ou un hospice de vieux j'entre dans le vif de mon apprentissage.

## Le vase et le médecin

« Le vase où meurt cette verveine

D'un coup d'éventail fut fêlé.

Le coup dut l'effleurer à peine,

N'y touchez pas. Il est brisé.

Et la légère meurtrissure

mordant le cristal chaque jour,

D'une marche invisible et sûre

En a fait lentement le tour ! »

(Sully Prud'homme)

Docteur,

Vous avez à soigner ce vase délicat avec des moyens alambiqués : antibiotiques, neuroleptiques, homéopathie, sympathie, acupuncture, et tant d'autres découvertes réservées aux grands initiés.

Le out est de réussir et de se dire « tant mieux ! » et non « tant pri ! ».

Faites de ce vase brisé quelque chose de ressemblant à l'original avec colle cellulosique transparente si cela suffit afin qu'il retienne l'eau, non pour une plante coupée qui se meurt mais pour un vivant poisson rouge en attente d'un vaste aquarium !

Et attention au nouveau coup d'éventail !

Quelle histoire !

Léhon 20 Avril 1977

## Lettre à un ergothérapeute

Institut Présidentiel de Sondages  
11, rue de la Béotie PARIS CEDEX 69.  
« Manue-France »  
pour l'Impulsion des travaux manuels.

UNE BLAGUE  
transmis à qui de droit

à

Monsieur G  
Ergothérapeute, service Notre-Dame  
Hôpital psychiatrique 22101. DINAN.

Monsieur,

De passage en votre bonne ville, à l'occasion de la fête du travail, notre équipe s'est subrepticement glissée parmi les quelque 10 000 visiteurs de la kermesse où les travaux manuels masculins étaient à l'honneur.

Les sondages à l'atelier de rotin, traités électroniquement ont donné ce résultat ahurissant qui vous honore :  
99,99 % Pour.

Humainement parlant, c'est un succès complet, une prouesse inégalée !... Veuillez en rendre compte à votre subalterne, le menuisier Roullier en blouse bleue, aux collaborateurs infirmiers et, si vous êtes modeste, à la Direction.

J'allais oublier toutes les petites et grosses mains qui ont enroulé, plié, cloué, enfoncé, verni, etc...

Notre Président Giscard ne les oublie pas !! ?

Ils méritent éloges, pécule indexé, participation aux bénéfices (0 %).

Nous comptons sur vous, Monsieur, pour soutenir la Majorité Présidentielle dans son nouvel et brusque effort vers le V de la Victoire de 1978.

Nous connaissons d'avance votre dévouement à la cause du peuple travailleur sorti de la Béotie grâce à l'information libre et abondante de l'Ecole et des masses média.

La Commission des sondages en mission

Fait à Dinan (Bretagne)

ce trois mai mil neuf cent soixante dix sept

Signé : illisible

## Contestataires

J'entends l'âne des fous  
trotter en ma cervelle  
et braire tout son saoul  
de se voir sans merveilles  
autant que nous...  
Les tueurs par les guérets  
promènent leurs mollets  
avec des plombs sous l'aile.  
La nature était belle.  
C'était pour toi  
C'était pour lui  
Tout suit.  
Un frère au bain  
un sans patrie  
L'autre en Cocagne  
au meilleur prix.  
Moi de chez nous  
mais sans binious.  
Autant que toi  
Autant que lui  
je suis. (1)  
L'un pour jamais  
insatisfait.  
L'autre toujours  
bête de trait.  
A quand leur tour ?  
A quand la paix ?  
Autant que toi  
Autant que lui  
je suis.  
Gentils couplets  
bailleurs d'amour,  
boulons, rivets  
coffres replets  
A qui le tour ?  
A quand la paix ?  
Autant que toi  
Autant que lui  
je suis.

Sommes des hommes  
par tous pays.

Comme nos pères  
souples et fous  
à peine frères,  
des hommes loups  
des hommes fiers,  
de fois, de sous et de bannières !

Autant que toi  
Autant que lui,  
je suis.

Portons aux mains  
anneaux de fer  
et sur le cœur  
chape d'acier.

Sommes rivés  
à la matière.

La bonne terre  
nous attend  
comme une mère  
nouvel enfant.

Autant que toi  
Autant que lui  
je suis.

Lui l'enchanteur  
toi le manant  
lui bourlingueur  
moi l'enseignant  
lui bon pasteur  
moi mécréant  
toi l'trimardeur  
lui l'président.

Autant que toi  
Autant que lui  
je suis.

Bon pied bon œil  
un bref instant  
et tout au bout  
l'enchantement.

Autant que toi, que moi que lui  
il fut...

J'entends le vent des fous  
hurler par les crevasses des rocs.  
J'entends le vent des fous  
braire sur la landelle  
sans esprit sans cervelle  
pas même corde au cou  
ni arme à la bretelle  
chanter des ritournelles  
de cordes et binious  
puis soufflant la chandelle  
hurler fou par à-coups...

Autant pour moi  
Autant pour toi  
il fut...

Ames des sans cervelles  
courez sur la landelle  
avec le vent de bout  
qui vous prête des ailes.

Toutes les ondes de ce monde  
sont parmi vous  
sans cordes ni licous  
dans l'indicible vie des infinis.

Autant pour moi  
Autant pour vous  
Autant pour lui.

J'ai le droit de chanter siffle le vent  
puisque la lande dévastée  
et promise aux tourments  
n'attend.

J'ai le droit de chanter crépite le vent  
par la courte bruyère brune  
par la falaise du grand large  
puisque la souple mer sans haine  
m'aime.

J'ai le droit de balayer de plein droit  
les villes et les océans  
pour que respirent la terre et l'onde  
et que tout se féconde.

J'ai le droit insiste le vent  
puisque je suis de par devoir le vent.

— Vent balayeur de lande, esprit des horizons,  
vent balayeur des immondes dépôts  
des immondices de supplices

vent de partout, toi sans patrie  
tout caressé de vie  
remue ton air à souhait et chante !  
Ils ne t'ont pas dompté...

— J'ai le droit de chanter siffle le vent  
sur l'onde et le feu, les mégots de forêts  
sur les cités et bas marais  
et de courir à tous les azimuts  
comme un dément qui charrie l'oxygène...  
J'ai le droit de siffler chante le vent  
pour que l'heure varie  
et que le temps ne pèse autant...

— Autant en emporte le vent !  
Et la terre a revendiqué :  
« J'ai le droit de gronder, moi, vieux tonnerre  
le droit de recréer mes brûlants cratères  
et de trembler comme vos guerres  
dont vous me salissez,  
le droit de basculer tête première  
et de me rôder à d'autres manières.  
Sales pous qui m'avez dénudée, tremblez !  
Brillants explorateurs des ailleurs, tournez !  
Et l'homme a contesté sa mère :  
« J'ai le droit de manger et d'aller  
pour ma soif étancher  
de me brûler les ailes au feu dévorant, nouvel Icare  
de me congeler les os en expirant  
de me défendre comme un lion en attendant...  
J'ai le droit de l'« ôte-toi-de-là »  
comme un Pacha. »

— A ce prix-là, ta bonne mère  
n'aura la bonne aubaine  
d'acclamer la Raison.  
J'entends l'âne des peines  
s'ébraire par les plaines  
et sa fatale ar.ne  
sauter eh tourbillons de haines !  
sans rimes ni raisons  
sans honneur, sans pardon.  
Et l'une des peines a retransmis sans haine :  
Mon chant n'est pas un chant de guerre mais de raison.  
Pas la peine de le braire : la lutte est sans pardon.  
Pour votre vie agrémentée  
toute une vie désaffectée, déboulonnée,

La succursale de vos pères  
Leur guerre pour l'honneur et les malheurs  
du simple fait de vivre  
et la joie d'être là, ici, ailleurs,  
ni moins bons ni meilleurs  
tenant bon sans ferveur  
pour le bonheur d'éveiller la vie  
de sautiller de vie  
de frétiller d'ardeur  
de partager la joie, le pain, les pleurs  
les graines et les fleurs  
d'ignorer son destin  
comme tous les pantins de vie  
qui naissent et meurent  
avec des sueurs pour paradis,  
ânes de trait sous les mépris !

Vous qui mettez un Dieu quelque part  
a dit l'âne des peines  
qu'avez-vous expliqué ?  
Etes-vous crédités, contents du faire-part ?  
Pourquoi rêvez-vous comme nous  
d'un ciel de bonheur  
et pourquoi dites-vous comme nous :  
vie de malheurs !

Vous n'êtes ni en peur ni en tranquille joie  
Vous êtes en labeur  
et vous priez entre combats  
vous lancez des vœux pour que la terre soit meilleure.  
Parce que votre dite puissance n'étale ses éclats  
et que grande clémence tempère le constat.

La joie qui brille est née du bon labeur  
comme le parfum et l'éclat d'une fleur  
jaillie pour la destinée  
jaillie sans peur et exposée.

La joie qui brille est dans l'ardeur  
dans la libre ardeur et non dans l'esclavage.

Vous n'avez laissé aux libérés  
que les zones désolées des landes mal famées  
et comme une fin passagère  
une promesse de lumière.

Elle est essence de vie  
de vie nourrie de libre ardeur !  
et le poète au dernier mot lance son cri dévot :

« Quand l'âne chante sur la landelle  
 où se blanchissent les prunelles  
 laissons-le braire sa chanson...  
 Quand la vipère adore son rocher  
 pour se repaître de soleil  
 laissons glisser sa vie d'étés,  
 quand le lapin, quand le poisson  
 la feur de lin, la vie des saints...  
 Quand le grand vent des horizons  
 mettent du sel en nos cervelles  
 laissons passer les ritournelles !  
 Quand l'homme éructé prend des ailes  
 et brise le champ clos des soumissions  
 goûtons la joie.  
 Ces ailes sont toutes plus belles  
 que nos ardeurs de révoltés  
 que nos ferveurs d'humiliés  
 que nos seigneurs encoquinés  
 qui depuis les vieux temps se sont renouvelés  
 malgré les printemps, les fidèles printemps...  
 Les meilleurs maîtres de nos vies  
 Ils les ont mis  
 en leurs cieux d'espérances  
 afin que l'âne qui braie  
 ne les conteste jamais...  
 Mais les maîtres de cette terre  
 sentent couler des sueurs.  
 Ils entendent braire les ânes  
 les ânes ferrés  
 alimentés.  
 Leurs dieux et leur science  
 ne les apaisent pas.  
 Pas même leur conscience  
 Ils craignent le trépas...  
 Dommage que ces requins  
 partout se renouvèlent  
 avec des cris d'amour  
 pour tenir à genoux  
 les pauvres risque-tout  
 ou leur donner la joie  
 des grandes corridas  
 qui ne tardent le grand débat...  
 Le sommet n'est pas démocratique  
 et les ânes braient dans la crique  
 au vieux siècle apostolique.

22-7-69

## Apollo XI

Ce fut dans la nuit noire  
 le suspense d'espoir !

Ce fut cette mainmise  
 sur quelque terre grise  
 d'une lune légère.

Ce fut dans la nuit noire  
 où la pensée s'égare  
 des échanges de mots,  
 signes multipliés,  
 et des envois d'images  
 aux cent mille horizons.

Comme un amour de mère  
 pour l'Univers entier  
 chacun en eut sa part  
 chacun l'eut en entier  
 sur ce globe d'exil  
 où sue d'humanité.

Ce fut dans la nuit noire  
 sur calculs fantastiques  
 une route, un espoir,  
 ce fier exploit technique...

O ! cerveaux lunatiques !!!



## Chanson de lune

Le cocon qui se craquèle,  
les bons zigues que l'on harcèle,  
lune, connais-tu l'homme ?  
sa soif, sa faim, sa faim de possession ?  
Lune, que fais-tu sur ce chemin ?  
Moi je crie sur ce chemin.  
Homme de rien, je crie à casser les virus  
et j'accrois mes sauts de puce  
vers l'infini.  
Je ris.  
Je ris.  
Lune, que fais-tu sur ce chemin ?  
Sur mon échelle de lune  
j'ai vu ma terre en son quartier  
Le risque était dans l'éclair.  
La toile de mon cirque cachait ta face  
et je craignais le manque d'air.  
Lune, que fais-tu sur ce chemin ?  
— Je défie la nuit et je ris de ton compte à rebours  
a répondu la lune. »  
Le clown est arrivé pile.  
Il a déclaré : un seul dieu suffit.  
puis il a éternué.  
Il n'en veut plus  
Il n'en peut plus.  
Il a essuyé ses larmes d'asserviii !  
Les coulisses du cirque ont bondiii !  
Il a saisi sa confiance du rire pour les assoiffés.  
Il a éternué puis il a dit :  
« on aura tout vu »  
à moins que tout ne bascule !

J'ai le droit, insiste le vent  
et je le prends  
puisque je suis de par devoir  
le vent.

Je suis de Prague et de Pékin,  
de Paris de Rome et de plus loin  
le lien.

Je suis le sans patrie  
tout caressé de vie.

J'ai le droit de chanter :  
ils ne me peuvent rien.

J'ai le droit de chanter sur l'onde et le feu,  
les mégots de forêts ;  
sur les cités, les bas marais, vers les ajoncs et les genêts  
et je m'amuse bien en douce à leur flanquer la roupie.

Je m'insinue jusqu'aux cellules  
moi, le grand dément qui charrie l'oxygène  
et je donne l'aliment aux innocents.

J'ai le droit de siffler pour que l'heure varie  
de tourner et tempêter et d'habiller les nuits.

Je suis le sacristi compère  
qui jamais, jamais n'optempère.

La terre matière est venue revendiquer :

« J'ai le droit de gronder, mille tonnerres,  
le droit de me secouer  
de creuser les plus brûlants cratères,  
de trembler pour ajouter aux guerres  
qu'ils se font  
au nom de la parole et de la raison,  
le droit de basculer tête première  
afin de réchauffer un peu des ossements polaires.  
De salesoux zélés m'ont beaucoup dénudée.

Ces brillants explorateurs des silences désertés des vents  
tremblent.

Ils ont répandu sur les ondes que j'étais belle  
vue de loin avec ces yeux-là.

Je les en remercie quand même. »

Puis l'homme a déposé :

« J'ai le droit de manger et d'aller,  
de pouvoir les soifs épancher  
de me brûler les ailes aux feux dévorants  
de me congeler les os en expirant  
de me défendre comme un lion mortel  
et le droit puissant de l'ôte-toi de là » mon frère  
afin d'éloigner la misère.  
(— Pour celui-là, pas si sûr que ça,  
interrompt le vent sirène  
qui se prend pour le maître d'un concile.  
Que fais-tu de la si fragile raison ?  
Peux-tu fonder sur elle la juste révolution ?

— Vent sirène, tu n'as pas la parole.  
Je veux frétiler de vie  
sautiller d'ardeurs  
partager en paix le pain et les pleurs  
les haleines et les fleurs

comme chaque pantin de vie  
qui naît et meurt soumis  
avec des sueurs pour paradis.  
Nous sommes en labeurs.  
La joie qui brille sur la fleur jaillie sans peur  
doit se lire en nos yeux.

La joie qui brille est dans la libre ardeur.  
Je refuse la vie des volailles et des porcs  
engraissés sans soleil.  
Délivrons-nous de ces misères protégées.  
Ne nous nourrissons plus  
des fruits insensés des insensés profits.

L'homme pèse sur l'homme  
et la beauté s'étiole.

Nous goûterons la chanson du vent  
du vent qui chante sur les landelles  
où s'attendrissent les prunelles,  
fruits d'épines criblées de chenilles,  
ornées de lichens  
nourries de roc et d'air salin...

Quand un frère érucité prend des ailes  
et brise le champ clos des matérielles soumissions  
sa joie nous partageons.  
Ces ailes sont beaucoup plus belles  
que les ferveurs des humiliés  
ou les ardeurs des révoltés sans lumières.

Pourquoi vouloir placer le meilleur  
en des cieus d'espérances ?  
L'âne qui braie sur la lande nue  
ne conteste jamais ce qu'il n'a pas connu.  
Il est bien de chez lui.  
Ne lui inventez pas de présumés paradis.  
Les calculs mal étudiés qui nous dénatureront  
valent les révélations.

Que valent cris d'amour et satanés slogans  
pour tenir à genoux  
de pauvres risque-tout  
voués à des corridas  
qu'ils n'ont jamais voulues ?

LES SOMMETS ont très mal répondu.  
Une chape pèse sur leur ardeur.  
Ils ont peur des querelles d'intérêts substantiels.

L'homme espère et perce les mystères  
à grands pas de géant.  
Il n'a pas résolu ses problèmes :  
il les remue.

Mais le vent indompté s'ébroue

et la vipère adore son rocher

adore son soleil

défend sa liberté.

La lande nous invite aux dernières joies

des espaces

L'infini nous convie aux audaces.

## Moi

Moi, poussière et pou sur la lune.  
Poussière de lune sur ma terre.  
Mon Marinier arrimant Mars  
à cent millions de kilomètres  
à six mois près.  
Vais-je foutre la guerre en l'air,  
balayer son Dieu bardé d'or et de fer,  
flatter Vénus et Jupiter  
et mettre tous les soleils  
en lunes de miels.  
Une poussière de terre  
et moi là-dessus comme un roi.  
Moi, l'homme de la rue  
et les milliards de moi comme moi  
qui ne se mouchent pas dans la soie  
mais qui y ont droit  
à l'air de la terre  
à l'air de la mer  
à l'air de la guitare  
à l'air, à la lumière  
à se voir milliardaires de plein droit  
en restant frères et fiers  
devant derrière  
sans dessus ni dessous  
sans vertus de gros sous  
trainant sur l'univers  
comme des poux...

## Fraternité

Un moineau moinillant  
disait en se curant le bec sans dents :  
« y a la guerre au Biafra :  
j'ai vu des hirondelles  
filer à tire d'ailes  
pour déverser là-bas  
des tonnes de chocolat  
et des engins d'enfer. »  
C'est pas des hommes, disait le moineau  
ni même des gosses :  
de vrais robots. »  
« Tu penses : je les ai vus de fer  
avec des yeux d'acier  
le ventre en l'air  
et tout un tas de noirs de misère  
vomissant la guerre. »  
« Je les ai vus d'or fin  
comptant les grains  
comme des paters  
avec ou sans ave  
et passant la brousse au peigne fin,  
au peigne fin la brousse  
pour que ça repousse et que ça paie. »  
Le bec du moineau torché claquait.  
Il avait un bec comme les autres moineaux  
mais un cœur qui battait,  
un soufflet qui sifflait.  
Il avait comme nous des boyaux sous la peau.  
Il ne trouvait pas les hommes loyaux  
ce moineau boitillant  
qu'avait reçu un grain  
et qui pleurait sous le soleil biafrai  
près des blessés à l'abandon.  
« Poison ! » dit-il en expirant.  
Pas la peine d'en rire :  
la vie c'est beau  
du Cachemire à Chicago

La vie c'est beau !

## Nostalgie bretonne

### Du côté de l'étranger

Il était fier sur sa colline  
le cher moulin de Brochardine.  
Brise de mer par le travers  
sifflait son éternel hiver.

Il était un long chemin creux  
qui montait droit vers les Justices.  
On y croisait avec délices  
des papillons jaunes et bleus.  
et tant d'oiseaux dans les buissons  
que l'air chantait à tours de bras.  
Enfant, j'y tenais garnison.  
Le sable crissait sous mes pas.  
Les abeilles et les bourdons  
s'y grisaient en mille calices.  
Le long chemin de nos étés  
par les ajoncs fut envahi.

Il était un bourg bien vivant  
aux cris de plus de cent enfants  
dont les yeux brillaient d'espérance.  
Il leur fallut trouver ailleurs  
Le pain des jours et les bonheurs.  
Tournez moteurs, claquez négoces  
c'est un tableau noir que je brosse.  
J'ai la nostalgie du grand vent.

15-8-69

13-10-69

## Du côté de Fréhel

J'entends le vent sirène  
hurler sur la landelle.

Est-ce l'haleine des Zoulous  
qui passe par les trous ouverts  
et martèle les grès rosés ?

J'entends des souffles de fous  
braire sur la landelle.

Ça n'a ni corps ni cervelle  
ni armes à la bretelle.

Gens de lassos et de profits,  
restez chez vous !

Quand la nuit tombe sur les bruyères  
tout un peuple relégué s'éveille  
et je pense aux Sirènes d'antan.

Les plus fous de la landelle lancent au vent :  
« Frère ils ne t'ont pas dompté ! »  
« — J'ai le droit de chanter, siffle le vent  
puisque la lande désolée m'attend.

J'ai le droit de chanter, crépite le vent,  
de siffler par la courte bruyère brune,  
de broyer ou de tordre la brume,  
de siffler sous la falaise du grand large  
puisque la souple mer sans haine  
m'aime.

J'ai le droit de balayer de plein droit  
les villes et les Océans  
pour que respire la terre et l'onde  
et que tout se féconde.

Le Légué, le 4-VIII-69

## Images Portuaires

J'ai vu les mouettes comme paralysées sur la boue de l'arrière-  
port où finit de se disloquer une carcasse de bateau...

et du haut des écluses des jeunes en tenue de bains tenant de  
courtes gaules de pêche qui soutenaient des lignes allant enfouir  
leur hameçon dans une eau abominable.

Le drapeau des Pays-Bas flotte sur le cargot qu'une grue à  
quai déleste de sa sciure fine. Un léger vent pousse la poussière  
vers le gars blond préposé à la surveillance du chargement.

Je pousse du soulier des traces jaunes.

C'est bien de la sciure.

Et pourtant !

Je crains de me baisser pour l'examiner à cause de mes annuis  
de santé.

Une longue marche sous le soleil me conduit inévitablement  
au bistrot du port. Je m'y offre un jus de pamplemousse et surtout  
je m'assois.

Du comptoir occupé par un jeune homme au teint gris de  
cendre, la patronne, bien du cru, me demande ce que je désire  
et me sert avec assez de grâce pour que je m'aventure à la  
conversation.

« C'est de la sciure que l'on décharge ?

— Non Monsieur, ce sont des aliments.

— Ils passeront dans notre viande ?

— Eh ! oui hélas !

— Il y aura encore des maladies.

— C'est propre : ils disent que ce sont des aliments naturels.

— Ils vont nous faire mourir... je veux dire un peu plus vite... »

Trois ouvriers puissants prennent position sur le comptoir à droite du jeune homme muet et un quatrième, plus jeune se place à sa gauche. La tenancière parle au client central, au premier en piste.

« Alors, tu ne travailles pas. Qui est-ce qui te nourrit ? Tes parents sans doute ?... »

« Tu dois avoir des poules qui t'entretiennent croit devoir ajouter un puissant de droite devant son grand rouge d'Algérie. »

Le silence du jeune recouvre tout.

L'homme de gauche commande un verre d'eau et y verse un sachet de médicaments.  
et tous de se moquer, prônant la supériorité du gros rouge.

Ainsi va la vie.

En cinq minutes toute une évocation de situations humaines cachant sous une enveloppe de mystères des misères ou injustices latentes.

Il est difficile d'être fraternel.

Ils m'auront tous pris pour un ours.

3-XII-69

## L'enfant à la casserole

Au Point du Jour somnole le saule.

Il a tant pleuré cette nuit !

Ici la casserole reflanquée au dépôt

a bu sa dernière fumée

sa fumée de pneus brûlés pour désarçonner un charretis pourri.

Des volutes enrubannées flottent au val

au val pluvieux des primevères.

C'est un peu au-delà des H.L.M.

après les concentrations

une Liberté

une douceur matinale à crever sur le tas

une station réglementée...

Ceux qui prendraient mal cela! la la la !

Là-haut sur la crête aérée

des saules et des saules parfois pleurnicheurs

près de marbres et pelouzes peignées

en larges solitudes de propriétaires affairés.

Cela est juste et bon !

Boule bien roulée sur sol tassé !

Et par delà les frontières tout est juste...

même l'amer...

Le poème fait pleurer le saule

et l'indigent s'évertue à trouver un chemin...

Le poète entend miauler le chat d'amour infini

et l'amour humain se cherche une voie royale.

Le poème évoque le charme d'une épaul

et tout ce qui s'en suit.

Bonne fille soumise la poésie aimée

chante sur un monde qui se craquèle

tisse le temps, attise les dépassements.

Ce monde qui a peur d'elle

se fout d'elle à plein rendement.

## VARIÉTÉS GALLÈSES

### LE LANGAGE NATUREL DE L'ENFANT

Plérin, le 5 février 1968

Mon cher Le Bohec,

Je serai jeudi à notre rencontre chez Mme Riou. Tu sais que j'ai entrepris une étude sur la lecture naturelle et que je compte sur les collègues pour en faire un monument utile.

Une telle entreprise débordé nécessairement sur la VIE, sur l'actualité inéluctable. Actualité qui nous laisse toujours en arrière, avec nos idées dépassées...

Bref, voici quelques éléments de mes méditations.

**Le langage naturel de l'enfant, langue étrangère ou patois,** nous impose la nécessité de comprendre, de ne pas briser l'élan d'une expression orale libre et spontanée, de s'en servir pour remettre les idées en forme française « correcte », oral et écrite.

La langue nouvelle, la seule officielle, vient après cinq ans d'apprentissage d'un autre langage dans la famille. Elle ne deviendra donc peut-être jamais d'un usage facile et spontané (c'est le cas des patois, de l'argot, des langues bretonnes, alsaciennes, etc... étrangères même). L'école devrait pouvoir rendre la langue française accessible, non pas superficiellement mais activement, profondément, non pas rapidement en illusion, mais pas à pas, en liaison avec l'expression naturelle première...

FREINET souligne que « l'acquisition par l'enfant de la technique de l'écriture et de la lecture doit se faire en liaison naturelle avec la vie, donc avec le **langage** qui en est **une** des manifestations les plus expressive ».

Il faut donc agir sur le langage et pour agir, le connaître...

**L'action sur le langage** et par le langage, par la coexistence de la forme approchée et de la forme officielle, doit se poursuivre grâce à une lecture acquise...

**Au C.P.** la lecture naturelle, en appui sur l'expression orale naturelle (patois et langage bébé, défauts de prononciation) exige beaucoup d'attention, impose des précautions...

Si l'enseignant expose surtout il ne fait qu'ajouter un surplus d'expression orale entendue, sans dialogue vrai.

Si l'enfant parle surtout au départ, l'adulte doit intervenir pour entretenir un dialogue, une conversation de groupe et la conduire à une « forme correcte », ne fut-ce que par l'usage de la forme écrite lue ensuite.

Mais si l'expression parlée perd du terrain faute de motivation naturelle, nous n'y pourrions rien. Nous serons en retard d'une guerre. Il nous faudra nous réadapter au régime nouveau des relations sociales modernes et jeter le lest avec la nostalgie d'une belle langue littéraire et d'une orthographe savante de plus en plus ignorée !...

LETTRÉ A SERGE

Plérin, lé deu-u févrierrier 1968.

Mon pauv' Serge,

J'tai bin r'conneuu, vèr tout comme. Mée je n'savée pas cor que tu tréenées un pararpiée do ta tout l'temps. N'ée pourtant pas qué c'te séeson srait ténant maouvéese. Eé vorchée pour té « distinguer » ém ptit comme y disent dans lé grandMonde ?

Nenni ma fa !

Bon.

Jé n'veuu pas té fére contchurence dame ! mée çà m'a démangé lée darins jous d'écrire étout en patouais.

Véeci c'que çà a donné.

Pasqué n'ée pas du tout pou m'fére mousser. Est pour servi la caouse qué j'défends depée déjà un bout d'temps : tu d'vines : L'ECOLE MODERNE.

Ydisent qui faout t'ni compte lé pu possib' de l'expression orale naturelle.

Verrre mée il n'ya pas le dret d'l'écrire ni d'caouuser d'mémé à l'école...

Alors j'ai fait un essai et je leurs y ai expédié à Cannes do la traduction. Y vont crèr qu'ée du berton.

Gallo ? Gallo ? Tché qu'est qu'èrlà ? Ben v'là.

Vi'là ty pas qué j'vés v'ni en m'en rvenant de Plérin un gros chien nér... était putó un jaoune.

J'avée pou... Li étout dame !

Lé v'là qui s'met à friser du nez, à piiiiser la piauou du front, à pitcher les oreilles tout dret comme deuu coutiaoux de bouchier, à en faire én' dgeule en m'ergardant tourjou...

Jé lé r'gardée étout dame ! pasqué j'ém disée :

« A tchi qu'tas affère ?? N'ée tout comme pas un leue ! N'y en n'a pu ast'heure !

Onn's'ée rin dit ni rinfait. Y avait pas intérêt !

Il a passé comme si rin n'était, en m'ergardant tourjou. Jé m suis détourné. Pas li.

Le coup -là il avait les oreilles et la tcheue en piace.

Jé n'li avée pas fait trop pou tout comme.

Est pour dire qué n'y a pas bésouin d'se caouuser pour sé c'nètre. Il a bien venu à tchi qui l'avait affère. Mai étout. N'est pas de l'EXPRESSION ORALE erlà. Est du flair !

La deouxième histouère ersemb' ém p'tit à l'aout'.

J'vas pas t'la résumer.

La véici :

« J'éta bin éssis, comme un biaou môssieu sur én bantchette bien soup' et j'beuvée un « ananas » pas qu'é j'avée sai et qué j'avée monté la côte de Gôstém p'tit trop vite...



V'là én négresse qui enter en biau mantiaou rouge. Sa p'tite fille la sieuvait. OI avait dans les deuu ans, o n'était pas tout à fait nère, mée em p'tit tout comme. N'a rin de drôle à rrlà.

La dame a fait son « tiercé ».

J'connéssions pas r'là dans not' temps !

A c't'houre ée d'mémé ! Faut bin en conv'ni.

BON !

La gosse avait l'air de s'enneye pas mal.

O s'tournait, s'virait en m'ergardant comme pour verre si j'la r'gardaée étout.

On s'ée r'gardés, mée sans rin s'dire.

Em' tit pu tard jé oué la mére qui d'visait tout haout :

« Mais vas-y, va donc ! »

J'm'ertourne et tché qué j'vé ?

La p'tit' dans la porte, tournée vers mè et qui n'voulait pas sorti.

O m'fesait : « au revouère ! au revouère ! do sa main.

J'fis comme ielle et jé n'peuu pas m'ertené d'ri.

O'riaient tout' les deuuux étout.

On n'sée rin dit.

N'ée p'tét pas bien dé rire dans le grand Monde ?

ça n'se fait p'èt' pu. Ygardent lou distances, dame !

Tant père ! Y sont comme mè.

P'têtr' père !

Tu te d'mandée tsché qu'ons'dirait si tu montais au Rochier Cornet. Tu vé bien qué même si on n'se dit rin, on s'comprendra vortchée.

Y a tout ce qu'i faout ici : des dessins, dé la musique pour distraire les éfants.

Y parée qu'é lée poètes sont dées éfants qui réssucitent de lou cendes, comme jé n'sais pu tchi en Gréece, je crès. Si t'arrivées ici tout essoufié, tu n'risquerée rin, rin.

J'té donn'rée cor ém ptit d'iau à bérre si y fallait. Jé ne te casserai pas les oreilles. J'aim' mieux écrire.

J'sés comme tè : y m'faout un papier pour caouuser. Léés timides, est d'même.

## Le Gallo à l'école

### AFFAIRE JUDICIAIRE

Mme X, retraitée, promène son chien. L'animal voit une vache dans un champ surplombant la grève. Il s'élançe. Effarée celle-ci se laisse tomber au pied de la falaise. Mme X est appelée à comparaître devant le tribunal.

Le JUGE : « Quel est votre cas ? »

« J'vas essayer d'expliquer erla Môssieu l'Juge : Vous m'oyez-ti ? Mettons qu'vêtes la vache et ma l'chien, sauf le respect que j' vous déis. Vous mangez d'l'herbe sù l'bord d'la falaise J'm'apperche dè vous à vous senti. Vez pou. Mon Dieu ! Mon Dieu ! vous chéyez à bas.

Eh bin ! j'vous l'jure hein ! Est bin d'même que la, s'est passé, mon pauv'monsieur. »

### TRADUCTION

« Je vais essayer de vous expliquer cela, Monsieur Le Juge : Admettons que vous êtes la vache et moi le chien, sauf le respect que je vous dois. Vous mangez de l'herbe sur le bord de la falaise. Je m'approche de vous pour vous sentir. Vous avez peur. Mon Dieu ! mon Dieu ! Vous tombez en bas ! Eh bien ! Je vous le jure, hein ! C'est bien ainsi que cela s'est passé, mon pauvre Monsieur »

Gilles MORIN.

### EXPLOITATION DU TEXTE

Nous avons précisé le sens de certains mots relatifs aux tribunaux et au déroulement des jugements.

Les élèves ont découvert dans nos livres deux textes vivants : « Les animaux malades de la peste » de La Fontaine avec sa conclusion :

« Selon que vous serez puissant ou misérable  
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir »  
et « L'ANE JUGE » de Diderot...

(Gabriel LE COQ)

### ESPOIR

Journal scolaire mensuel de l'Ecole publique de garçons de Piéboule (22) numéro de juin 1962.

## ANECDOTE HISTORIQUE

L'action se situe en 1905 à Plaine-Haute (22).

Mon oncle (Normalien) hébergé chez un Oncle faisait partie d'une confrérie anti-cléricale en un milieu particulièrement pieux.

Un détail scandaleux : Un Christ fut descendu de sa croix et mis à faire pipi (gâter son iaou) dans le ruzé (ruisseau).

Les membres étaient connus de tous en ce milieu rural.

Quand le grand Oncle fut à l'article de la mort, la tante appela le prêtre pour la brebis égarée, car il est dit que le plus grand pécheur repentant au dernier jour peut gagner le ciel tout droit.

Après une longue confession au grenier et le départ du prêtre la tante monta là-haut :

« Alors ? »

— **I veulent tout c'que j'ons »**

Ils voulaient tous les Biens, mais ils n'eurent rien.

Le petit oncle fit carrière dans les Douanes. Il envoya des mandats appréciés au jeune Normalien que je fus. Je ne le connus pas autrement... La charité n'exige pas la foi.

A sa mort il se fit insinérer.

C'est si propre !

et sans grimaces !

Quévert le 12 mai 1977

## SCULPTURES ANCIENNES

Anèit, j'vâs vous parler sérieusement de choses sérieuses. Erla n'est pàs « véridique » com'y en a qui disent, mées véri-fiabe su pillace et pàs lin.

I) Allez dans la Basilique Saint Sauveur à DINAN. A gâuche dé l'entréy vous vérez ène cage oyoù qui z'ont fourré le baptistère qu'étaït avant à drète et qui servait de bénitier. On le véyait mieux qu'a c't'heure. Est là que j'l'ai examiné do méy élèves de Matignon en 1948, lors d'ène visite scolaire à DINAN. J'vas vous dire :

Dans le fond dé l'âge y a tréïs péissons. C'est le signe déy permiers chrétiens. (Sainte Trinité vortchéy ?)

L'âge erpose sù un gros pied, bin sûr comme un guéridon, pour le tchutter ou pour orner ; trées hommes tchérus, léy reins dersés et le tchul à l'air, se donnent la main en faisant le tour. (La SAINTE TRINITE ?)

Que c'est biâu tout comme ?

Pourqua qui lés ont mis en cage ?

II) Allez dans la chapelle de St Germain de la Mer, ancienne parouèsse de Matignon avant la Révolution. Je cré bin qué le prète fut assermenté.

Eh bin ! à gaouche dé la porte de côté vous verrez le bénitier. Même tableau. Le tchul des hommes a été massacré à coups de masse.

Est un morciâu qui gêne. La fait perd'la vaeu ?? Puritains ! Tchi qu'a créé le corps ? Hein !

III) Allez... méy je ne l'ai pas vérifié : je le tiens du père prier qui nous l'a raconté en servant la soupe. (Il en avait des bonnes ce belge !)

Allez voir la Cathédrale de Louvain du côté de l'EVECHE, face à la fenêtre de la chambre à coucher de l'Evêque. Depuis 600 ans ils ont ce plat de résistance en ouvrant l'hus ; un bon-homme lou montère son tchul bin à nu. Pourqua qui l'ont léyssé-Pasque l'homme est formé d'ene âme et d'un côrps et que toujour un biâu côrps est un biâu côrps ; tchi qui n'admire pàs la croupe d'un biâu cheva de course, d'ene biche etc... ?

L'Evêque et son sculpteur s'engueulire souvent mais y z'avaint besoin l'un d'l'âute pendant la construction et la finition de la Cathédrale. La darunne sculpture du manant fut soignée et bin pillacée.

Allez-y don la vèr si vous pâsez dans l'coin.

J'crès bin qu'est en pays wallon.

Tchévert le 30 mai 1977.

## EUNE HISTOÛÈRE DE CHIEUVES DU PAYS GALLO

N'est pas eune invention. La s'passait au clos-Dam dans les années 60. Y faut qué vous sauriez que ce p'tit coin de la parouesse dé Plébouille se nomme dé même pasque les templiers avant Philippe LE BEL y faisaient la loué et envèyaient au « CLOS DES DAMNES » tous les contestoux, malades de la tête ou du vante. Pas lin d'là, y a cor ène jolie chapelle et ène vieille tour à huit pans, un tchignon de tour qui domine la vallée du FREMUR.

Au Clos-Dam demeurait Marie-Françoüese qui emmenait par lées ch'mins treis ou quat'chieuves aussi malines qué ielle ! N'est pas peu dire ! Autchun dangier ! Les chieuves devant, l'unne dérel l'ôte, ielle dérelle. Ça marchait comme des soldats. O n'avait qu'à subiller si ène chieuve s'écartait et tout rentrait dans l'rang.

Mais l'pus biau dé l'histouère se pàssait vers la Saint-Martin. A ce moment-là, toutes les chieuves du monde ont un besoin. Y n'y'avait pas d'bouc à Plébouille. Fallait aller diqu'à Plévenon. Ça fait pus de deux lieues avec déy côtes. Seize tchilomètres aller-r'tour comme on dit en bon Françoüais. Dé quoué faire ène chieuve ne pas en reteni. Le bouc de Plévenon était pourtant de l'artique.

Un jhou, mes élèves m'applitent et m'dirent :

« — On a vaeu pàsser Marie-Françoüese dans l'bourg à matin.

— Elle allait à la messe ?

— Non, olle avait sa r'morque drère son vélo do eune chieuve dedans.

— Où allait-elle ?

— Au bouc, à Plévenon ; est tous les ans comme éla ».

Y paraît que dans la r'morque la chieuve était sage, comme le long de la route nationale quand la troupe va empièter su l'domaine public.

Aller au bouc est espérer déy bichtons pour le biâu temps, du lait pour neuf meis, du fourmaïje, de la santé.

La vaut le coup d'aller au bouc !

En conclusion de ce texte, je précise que les Côtes du Nord possèdent trois langues :

1) la Française imposée et nécessaire, mais qu'il n'était pas nécessaire d'imposer de la manière dont on l'a fait.

2) La bretonne parlée dans la moitié ouest.

3) Le gallo, tenace à l'est.

On ne devrait pas tuer le langage

On ne devrait pas uniformiser.

**BRETAGNE ! O ! NOTRE BRETAGNE !**

Saint-Berrieu le 18 du mês d'juin 1968

Texte revu à tchévert le 16 mai 1977

## MON PETIT BATÉ

Mon petit baté boudet,  
do ta grande étouéle  
qu'ersembèle a un oésé,  
tous les jhous j'te subéle.

Baté de la neit et du médi,  
Si biau sù la grande iaou,  
au mitan des aoutes batiaou,  
tu m'fais ténan pyési.

La mer s'apperche de taï,  
comme eune mère dé son éfant,  
et ma jé chante dans le vent :  
baté boudet emmènes maï

Baté tout neu, si fréy, si biau,  
on s'en ira tous les daeu sù l'iaou  
diquau bout de de note destin,  
comme des galants qui n'ont phou d'rin.

## RAOUDOUDODOU

Si tous les limaçons raoudous  
dansint le rond de Saint Vincent  
au son de la vielle ou du biniou  
ça ferait bernauser les malgoulants.

Mais ces princes encotchillés  
laissent passer le monvéy temps :  
dès qui ouéyent subller le vent  
i z-hibernent dans lou haouté.

I n'se battent pàs pù l'été qu'l'hiver  
et si pouvéyent s'donner la main  
i tchetterint comme des frères  
sù l'air de la gigouillette ou du sacristain

Si tous les tchérous et tous les lipaous  
ne songint qu'a danser la ronde de loudia  
au lieu de s'étchesser et d'faire du brut  
ça f'rait moins bréire les pauvés d'ici-bàs

qu'en ont tourjou  
pour lou quate sous.

NB. - la trophongue gallèse a-ou (aw) est ici rendue par aou ;  
ailleurs elle l'est par « àu ».

## MUTATION

Esttèi, matelot ! Bin, mon gàs,  
j'oréy jaméy craeu chéir si bàs.

Apréy trente ans d'navigation  
sans m'erposer, féytes et dimanches,  
comme un couillon j'donne ma pension  
ès couéffes à cornettes bianches.

Ah ! ça n'fait rin !  
Apréy avéir tant navidgé,  
tant ri, tant baeu, tant bourlindgé,  
véni m'échouer comme un pàuv' type  
dans lou méyson de charité  
éyou que j'vàs bintôt mourir  
comme un vieux préyte sans berbis  
sù un léit blanc, sans éderdon  
Y a pàs d'pardon !

La garce qui m'logeait m'a foutu d'hô.  
Si tu n'as pus un sou vaillant  
tu s'ràs ergardé tout par en d'ssous  
comme un belou, comme un mendiant,  
par déy chrétiennes de quat' sous...

Ey bien cez ielle qué pourtant  
J'ons égâillé tous nos pàuv' sous.

choméit sous la pllée pire qu'un chien  
do mon paqu'tage tout mal lavé,  
mal ficelé et tout étchéssé  
do mon pàuv' tchèour à regonfler  
do mès pàuv' z'yeux rougis d'misère  
et mès solées qui n'en pouéyent pùs,  
tout rla mon gàs, ça fesait rire  
sa p'tite boniche sù la séy d'l'hus  
qui s'y tordait lés poings sù hanches  
comme ène statue du diab' d'enfer.

J'allis cogner au presbytère...

Bah ! matelot ! n'y pensons pûs.  
Les vents sont noroét. Y chéit d'la pllée  
et j'séi tout préy et d'pèy longtemp  
pour la fameuse traversée.  
Bon pied ! Bon vent !  
Va-t'en mon gâs ! Dis l'bonjhou à la maisonnéy  
et n't'en fais pâs !

*D'après un poème de Gaston Gautier, extrait de son livre Feux de Bord (p. 24).  
(Les Presses Bretonnes, 1963.)*

### ÉCHO

Le vent est fréid,  
i n'fait pâs grâs,  
La pauve mémé  
n'a pas méysé  
le sang bien chaud.

« Més pauves garçailles !  
més pauves z'éfants,  
tcheu vent tout comme  
et tcheus tourments ! »

### I M'EST AVIS

Philippe-Henri du Grand-Chemin  
boude au bout de son creux chemin  
où la faeugière pousse en pllein vent  
où le ramier roucoule au pin.

Philippe-Henri boude pour rin,  
comme un ouidou, comme un cotchin,  
comme un raoudou de grands chemins  
qu'a paeur de tout, qui n'a pòu d'rin,  
qui pale tout soul et même tout hàut.

« Tché qu'on s'enneye, tché qu'on dévient  
depéy qu'on n'a ni fouéy ni fien,  
depéy qu'on oué souér et matin  
et l'long du jhou un tas d'erfrains  
qu'amusement méyme pûs lés Parisiens.

Y a la télé, la daeu chevaou,  
des quartiers d'lard au congélat  
qui bouffent dés watts au dégressif.  
Lées viaoux sont grâs, méy grâs ! méy grâs !  
si tant que l'bouchier n'en voeu pas !

Tous nos fagots pourrissent en tâs.  
T a pus d'bourréy sous la marmite  
et l'vieux chaoudron s'est garni d'fleurs  
Y a pus d'moulin, y a pus d'caftière,  
et au bout d'tout y a pus un sou  
d'o lou machins comme T.V.A.  
si complitchés qu'on n'comprend pas.

Pour s'en tirer faudra perrier,  
brûler d'la cire et n'pas tout dire !  
Perrier ou devni bacheliers,  
aller croupir en facultés

pour agrandir le fin troupiaou  
qui s'en fout d'tout et vaeu vive bien.  
Peut-être pour trahi l'populo  
qu'en a déjyà pas mal su l'dôs ?  
N'est pàs pour dire : tché qu'on dévient  
dépéy qu'on n'a ni fouée ni fien !  
dés assemblées de techniciens  
la foère au trône es Parisiens  
dés primes côr pour démoli.  
N'est pàs fini : la sent l'roussi  
qu'i m'êet avis !

— Mon pauv' Henri, t'es pàs dans l'vent :  
tu caouses pour rin.  
T'est côr du temps qu'on avait l'temps  
de moude son grain do lés moulins.  
On n'a pus l'temps d'avouèr le temps.  
On n'fait pùs rin : on êst savants !  
On va d'l'avant, mon pauv' Henri !  
La fait pyési ! »

22 février 1969

## LES AVENTURES DU PERE FIERNCE

Est-ce bien biàu d's'émuser à casse-pieds et à rythmerimes,  
mais ça dévient sciant...

Ça n'a pas été donné à « tout un chacun » de pousser ès écoles  
et de deveni bin instructionné.

Du temps qu'on moulait son café comme à la vielle, ça raffinaît  
les poignets sans abîmer l'oraille.

Tché qu'on est dév'nus do lou littérature !!

C.E.S. C.R.S. P.G. Q.I.

tôle emboutie.  
Y vont tout tuer, pas vrai ? ?

« Les clochers emmêlaient leurs voix crépusculaires  
aux appels des pâtours youpant leurs tirelis.

Que de rêve et d'air pur au-dessus des vallées... (1)  
Nos yeux clos s'allumaient de vitraux impossibles. »

Que j'vous la raconte en patouais ou en français,  
c'est tout pareil : la tour Babel.  
Ils ont tout sali.  
C'est v'nu de Paris.

J'la dis quand même, hein ?  
Ça f'ra pyési ès initiés.

S'il fallait vous conter les aventures du Père Fierince  
il y faudrait tout un volume.  
C'est mieux qu'elles soient perdues.  
Ça n'se lit pùs.

Il fut du type Colas Breugnon, réchauffant, sans ambition,  
tout nature, avare de paroles...

(1) Le Fœil, (1926).

Tellement insatisfait qu'il savait, par charité, donner l'impression d'accepter une vie qui lui fut ôtée en l'an 68 du christianisme, siècle vingtième, après quatre vingts ans de maturation.

Tellement bon qu'il ne sut décourager quiconque sur le chemin de sa propre aventure.

Il mourut au Clos Dam (2) comme il y avait vécu sa plus longue tranche : paisiblement.

Ce CLOS DES DAMNÉS serait dû aux CHEVALIERS DU TEMPLE, du temps où ils purent mettre un peu d'ordre en la chrétienté, matant les insoumis...

...avant de se soumettre à la loi du plus fort...

CES DROITS DE L'HOMME !



### LE PERE FIERINCE A SAINT-BERRIEU LES CHOUX

Un jhou, v'la t'y pas qu'il entère à l'Hôtel de la CROË, la castchette su sa téyte, en sabiaoux comme de coutume. Lés ch'veux, la barbe, enfin tout. En pllein dans l'vent, d'vant la porte qui s'ferm' tout' soule méy qui n'l'était pas côr...

« La marche comme la peut, dans lés bouéytes-là étout », qui s'dit.

Il s'pllantit à deux mèt' dé la porte, dans la grande salle, ergardit à drète, à gaouche, dévant, dérel, et attendit un bon bout d'temps qué tchéacun le pryé de s'éssir...

Il avait eune sainte patience, le Père Fiérince... En faut-t'y tout comme étout !

Lé v'là qui va s'éssir à ène tabe libe et qui pàuse sés grôs bras d'sus diqu'aux coudes.

« Ah ! la véyci ! est eune jolie fille dame ! Pàs gracieuse !

— Que désire Monsieur ?

— eune chambre

— Monsieur est tout seul ?

(2) Plébouille.

— Yan ! la bourgeoise né vaeut jaméy v'ni do ma.

— Monsieur désire ?

— eune chambre, comme j'vous l'dis.

— Et que vais-je servir à Monsieur ?

— Mònsieu n'a pas sa. Dépéy à matin qui traîne par Saint-Berrieu, y n'demande qu'à prendre un p'tit d'erpôs. Comper-nous ?

— Pardon. Monsieur, je reviens à l'instant. »

Le Père se mit à rouler des yaeux, des yaeux ! à pàsser ses deits dans sa barbe comme eune volaille qui range séys plleumes do son bè, à jouer do sa castchette dé façon à s'avantéger. Tcheu patience !

Le v'la qui couvert ses yeux do séys mains pour se r'pôser. Y'avait comme eune gêne dans la compagnie. On sentait v'ni un malheur !

Ils sont deux comme tourjou.

N'y a pas d'tchè effarer not' homme.

Il en a vaeu d'âut', dans les Ardennes. Même dans un hôtel à quatre étouèles est chause courante qu'eune descente d'autorités. Léys biaux mônsieux, faut pas ténant s'y fier ! N'est pas tourjou léys ch'vaoux qui gagnent l'avène qui la mangent. Le père Fiérince pensait : « y a côr un gremlin qu'a fait un coup et qui se tchutte.

Un policier s'aperche, tout grâcieux :

« Salut, Père Fiérince !

— Hé !... Salut François. T'es d'service anéit ?

Comment qu' ça va, cez ta ?

— Pàs mal. Et ta, t'es d'sortie ?

— Vèr ! et bin lassé. Si j'passe eune bonne nétéy illé je s'rai en forme pour rentrer demain au paï.

— Tu donneras le bonjour ès copains pour ma.

— Je n'manquérai pàs.

— A la perchaine Père Fiérince !

— Au pyési d'te r'veir, François !

La police alla rassurer la Direction...

Làssé d'attend' : l'bonhomme s'lève comme un diabe et file tout drêt à la réception :

« Pardon, Madame, si c'était un effet de votre bonté d'annuler ma commande. Je m'séis éyssé dire qué n'y a pas moyen de dôrmir cez vous à parti de daeux heures du matin, vu le passage des poéds lourds...

J'vas rentrer cez ma par le câr, dès adséir.

— Bien, Monsieur !

— Mes hommages, Madame ! »

EPILOGUE

ES ECOLES

Ne créyer pàs que j'sèis un mentou  
ès écoles de nos jhous faut s'taire tourjou,  
ne pàs revaeuger, ne pàs baeuger,  
rester sù pllacè sans pouva càuser.

Si on s'défute un petit en rêvassant  
on en a pàs pour bin longtemps :  
i n'sont i pàs préy d'quarante z-éfants  
entâssés là dévânt eune àute-maman ?

Tchi qui pourrait s'otchuper d'ieux,  
lou prêcher des béluettes et des rioux,  
et les sieude quant i vont s'broussé  
dans des endrets moins instructionnè ?

Les sous vont ès armements  
et pàs pour nos pétits garnements ;  
rin de pû normal assurément  
pisqu'èy c'que vaeut l'gouvernement !

Sans qu'tout ça en arait l'air  
est un bel enterrement de permière  
et il ést bin grand le cimetièrè  
des talents qu'on a laissés chéir.

Au jour d'anéit il ést pû qu'urgent  
de laisser enfin pàsser le courant  
de tous ces garçailles qui vont torti-tortant  
et qu'on erderse et touze tous l'-z-ans.

On ferait bin mieux, i m'est avis,  
de récaoupi et de laisser s'épanoui  
l'énergie de ces pétites et de ces pétits  
qui pû qu'ielle de Pllogo est note avari

Matàu GUIHALON - le 28-XII-80

D'après un poème en français

de Gabriel LE COQ intitulé « L'école »

Table of contents for page 93, listing various sections and their corresponding page numbers.



## SOMMAIRE

	Pages		
PREFACE : Chome tei Gabriel .....	2	Les bienfaits d'un atelier pour un « intellectuel déchu » .....	52
BIOGRAPHIES : Monolithe .....	6	Le vase et le médecin .....	53
Vie courante .....	7	Lettre à un ergothérapeute .....	54
Images très imagées de l'univers humain .....	8	Contestataires .....	55
CELTIES : Harpe celtique .....	10	ACTUALITÉS : Apollo XI .....	61
Barde .....	11	Chanson de lune .....	62
Chant celtique .....	15	Moi .....	67
Amoco-Cadiz (par Annick Le Coq - de Banville) ..	16	Fraternité .....	68
Faux Monnayeurs I et II (idem) .....	20 et 22	PAYSAGES BRETONS : Nostalgie bretonne .....	69
VISIONS : Les Fées existentielles .....	23	Du côté de Fréhel .....	70
Cauchemar .....	26	Images portuaires .....	71
A pleines dents .....	27	L'enfant à la casserole .....	73
Raison et vision .....	28	VARIÉTÉS GALLÈSES : Le langage naturel de l'enfant ..	74
MUSIQUES : A l'écoute de Maurice Ravel .....	29	Lettre à Serge .....	76
Poésie pour récital .....	32	Le gallo à l'école .....	79
Concerto n° 9 en mi bémol .....	34	Anecdote historique .....	80
Petit diabololo .....	36	Sculptures anciennes .....	81
AMOURS : Le trottin .....	37	Eune histouère de chieuves du pays gallo .....	82
Amour en vérité .....	38	Mon petit baté .....	83
ENFANCES : Enfance .....	39	Raoudoudoudou .....	84
Du côté de la Perche .....	42	Mutation .....	85
Une à une .....	43	Écho .....	86
Heureux les gosses .....	44	I m'est avis .....	87
Déclaration universelle des droits de l'enfant et des faibles .....	45	Les aventures du Père Fierince .....	89
DELIRES : Meunier, dors-tu ? .....	47	Le Père Fierince à Saint Berrieu les Choux .....	90
La vie qui se retire .....	49	ÉPILOGUE :	
Revers dominicaux d'un désabusé .....	50	Es écoles .....	93
Trust multinational de médecine renouvelée .....	51		

82	Les dialectes d'un atelier pour un intellectuel
83	déchu
84	Le vase et le médecin
85	Lettre à un ergothérapeute
86	Contestataires
87	
88	
89	
90	
91	ACTUALITÉS : Apollon XI
92	Chanson de lune
93	Moi
94	Fraternelle
95	
96	
97	PAYSAGES BRETONS : Nostalgie bretonne
98	
99	
100	Du côté de Fénel
101	Images portuaises
102	L'enfant à la casserole
103	
104	VARIÉTÉS GALLESSES : Le langage naturel de l'enfant
105	Lettre à Serge
106	Le gallo à l'école
107	Anecdote historique
108	Sculptures anciennes
109	Étude historique de chieures du pays gallo
110	Mon petit pâté
111	Rabouidouidou
112	Mutation
113	Écho
114	Il m'est avis
115	Les aventures du Père Frénice
116	Le Père Frénice à Saint-Bertheu les Croix
117	
118	
119	
120	ÉPILOGUE
121	Es écoles

**Imprimerie PEIGNÉ**  
**15, rue de la Croix**

**22100 DINAN - Tél. (16-96) 39-22-17**

**Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1981**

